

# De la certitude et de l'incertitude ou: quelle peut tre la rationalit de nos anticipations?\*\*\* Titre original: "On Certainty

par Hans-Hermann Hoppe

*L'historiciste honnête devrait dire :  
"Il n'y a rien que l'on puisse affirmer à propos de l'avenir".*

Ludwig von MISES<sup>1</sup>

*Pour chacun d'entre nous, l'avenir est inconnaissable.*

Ludwig LACHMANN<sup>2</sup>

## *I L'"absence d'incertitude un monde de robots, mais pas notre monde nous*

**O**n peut tenter d'imaginer un monde caractérisé par la certitude complète. Tous les événements à venir, toutes les évolutions seraient connus à l'avance et pourraient être prédits avec précision. Il n'y aurait pas d'erreurs, pas de surprises. Nous saurions quel va être l'ensemble de nos actions à venir de même que leurs conséquences exactes. Dans ce monde-là, il n'y a rien que l'on puisse apprendre et, en conséquence, aucune information qui en vaille la peine. En fait, cela ne servirait à rien de posséder conscience et connaissance. Pourquoi, en effet, quiconque chercherait-il à savoir quoi que ce soit si toutes les actions et événements à venir étaient complètement prédéterminés et si ça ne changait absolument rien au cours à venir des choses que l'on possède ou non

---

\* Titre original : "On Certainty and Uncertainty or : How Rational Can Our Expectations Be?", *Review of Austrian Economics*, Vol. 10, No.1 (Fall 1996). Traduit par François GUILLAUMAT.

<sup>1</sup> Ludwig von MISES, *Theory and History* (Auburn, AL: Ludwig von MISES Institute, 1985), p. 203.

<sup>2</sup> Ludwig LACHMANN, "From MISES to SHACKLE: An Essay on Austrian Economics and the Kaleidic Society", *Journal of Economic Literature*, 14 (1976), pp. 55/59.

cette connaissance-là ou n'importe quelle autre ? Nos actions ressembleraient à celles d'un automate —et un automate n'a rien besoin de *savoir* du tout. De sorte que, fort loin de représenter une situation d'"information parfaite", la certitude complète éliminerait en fait toute nécessité de quelque connaissance que ce soit\*.

Bien sûr, ce n'est pas dans un monde de certitude complète que nous habitons. Nous serions bien en peine de prédire l'ensemble de nos actions à venir avec toutes leurs conséquences. Dans notre monde à nous, les surprises, ça existe ; et notre connaissance à nous des événements à venir, avec leurs suites, est tout sauf parfaite. Des erreurs, nous en faisons, ce qui nous a appris à distinguer le succès de l'échec. Ce qui veut dire que nous sommes capables d'apprendre ; et qu'à la différence d'un automate, savoir a de la valeur pour nous : que nous sachions quelque chose ou non, cela compte. Et notre information ne porte pas sur des événements ou des situations prédéterminées, mais sur la manière de se *mêler*, pour le *modifier*, du cours "naturel" de ces événements afin d'*améliorer* notre *satisfaction perçue*. L'information, donc, ne nous permet pas de prédire une évolution inaltérable des événements : elle est un moyen de délibérement *changer*, dans l'espoir de les *améliorer*, les résultats et événements à venir. Nos actions, à la différence des mouvements d'un automate, ne sont pas une suite d'états prédéterminés que celui qui "sait" ne pourrait pas influencer, et aux résultats duquel il serait "indifférent". Non, nos actions sont des suites de décisions (de choix) pour altérer à notre avantage toute évolution prédéterminée des événements. Nous ne sommes jamais neutres ni indifférents vis-à-vis de l'avenir. Au contraire, nous souhaitons toujours que les choses se passent d'une certaine façon plutôt que d'une autre, et nous nous servons de

---

\* Une deuxième disqualification de l'équilibre général tient à ce qu'en réduisant l'esprit de l'homme à une espèce de mécanique indigente, la soi-disant "économie" mathématique est tout simplement incapable de rendre compte du phénomène... de la *production*. En effet, la production consiste toujours à *créer de l'information* pour donner une nouvelle forme à la matière (y compris quand c'est uniquement de l'information que l'on cherche à produire : car celle-ci a toujours un support matériel, quand ce ne serait que le cerveau humain). La science économique, dont l'"économie mathématique" prétend pourtant faire partie, n'aurait donc pas d'objet, et elle n'existerait pas, si l'homme n'était pas capable de faire apparaître une information nouvelle. Et pour troubler encore davantage les ingénieurs-qui-se-prennent-pour-des-économistes, annonçons-leur tout de suite ce qu'on va voir plus loin, à savoir que ce point de départ-là de toute théorie économique réaliste est justement ce qui y rend toute approche expérimentale inapplicable et stérile ; et on se permettra de leur en faire remarquer une autre conséquence, à savoir qu'en postulant la "gratuité de l'information", que ce soit comme hypothèse ou comme norme, ils ne prônent pas seulement la disparition de l'esprit humain : ils interdisent aussi logiquement de distinguer la production de toute autre dépense d'énergie libre (confusion qui compte d'ailleurs parmi les nombreux exemples de leurs tentatives fallacieuses pour réduire la production à des phénomènes physiques, telles que Friedrich HAYEK les expose dans *The Counter-Revolution of Science* [Glencoe : The Free Press, 1955] et notamment dans la première partie, traduite en français par Raymond BARRE sous le titre *Scientisme et sciences sociales* [Paris, Plon, 1953 ; 2<sup>e</sup> édition à Paris, Agora, 1987]) [F. G.].

notre savoir pour faire advenir ce qui a notre préférence. Pour nous, la connaissance est une connaissance pratique, tendant à l'efficacité, et toute imparfaite et sujette à l'erreur qu'elle soit, elle est le seul moyen d'atteindre un mieux pour l'homme.

## II Nier la certitude parfaite n'implique pas l'incertitude parfaite

Une fois qu'on a compris que la "prévision parfaite" élimine la nécessité même de l'information et des personnes informées, et qu'un tel besoin n'apparaît que si, comme dans notre monde à nous, la prévision n'a rien de parfait, et dans la mesure où l'information est là pour nous obtenir ce que nous souhaitons, il ne s'ensuit pas que l'on puisse douter de tout. Bien au contraire. C'est dans un monde où tout serait certain que l'idée de certitude ne viendrait même pas à l'existence. L'idée d'une connaissance certaine exige, comme sa contrepartie logique, l'idée d'incertitude. C'est par rapport à l'incertitude que la certitude se définit, et tout ne peut pas être certain. De même, il est impossible de définir la certitude sans référence à la certitude, et toute connaissance ne peut pas être incertaine. C'est ce deuxième élément d'un seul et même raisonnement que les critiques du modèle de la "prévision parfaite" tels que Ludwig Lachmann ont eu le tort de ne pas reconnaître. De l'idée juste comme quoi nous ne vivons pas dans un monde d'"information parfaite", il ne s'ensuit pas que nous vivions dans un monde d'"incertitude parfaite", un monde où rien du tout ne serait certain ; et que je ne sache pas prédire toutes mes actions à venir ni celles des autres n'implique pas que je ne puisse absolument rien avoir à en dire. En fait, même si je ne peux pas tout savoir de mes actions à venir, j'en sais par exemple quelque chose qui est vrai de toutes, et de chacune d'entre elles : à savoir qu'aussi longtemps que j'agirai, je me servirai de ma connaissance pour intervenir dans le cours "naturel" des événements en vue —dans l'espoir— de faire apparaître une situation qui serait préférable.

On en dira davantage plus loin sur l'importance de cette connaissance-là. Mais cela vaut la peine de souligner dès le départ que l'idée d'une incertitude (ou d'une ignorance) "parfaites" est soit ouvertement contradictoire dans la mesure où elle veut dire "tout est incertain de l'avenir sauf qu'il y aura de l'incertitude —et de cela nous sommes certains\*",

---

\* C'est un genre de contradiction qui ne gêne guère les philosophes contemporains, surtout les empiristes, qui passent leur temps à nous dire qu'il n'existe aucune connaissance a priori de la réalité, sauf ce dogme empiriste

ou alors induit une contradiction implicite en ce que cela veut dire que "tout est certain mais le fait que tout est incertain est lui-même incertain" (du type : "je sais assurément que ceci ou cela est vrai, et [simultanément] je ne sais pas si ce même ceci ou cela [la même chose] est vrai ou faux"). Il n'y a qu'une position *intermédiaire* entre les deux extrêmes de la "connaissance parfaite" et de l'"ignorance parfaite" qui soit défendable au nom de la cohérence logique<sup>3</sup> : l'incertitude existe, mais cela nous le savons avec certitude. En conséquence de quoi, la certitude existe tout autant, et la limite de la connaissance certaine et incertaine est elle-même certaine (fondée sur une connaissance qui l'est aussi).

### III Les lois, certaines et incertaines, de la réalité naturelle

**I**l n'y a rien du monde extérieur, du monde physique, qui soit connu avec certitude ou qui puisse l'être sinon les faits plutôt abstraits mais universels et "réels" qui sont déjà impliqués par notre connaissance certaine de l'acte d'agir et [des implications] de l'action : à savoir, que ce monde-là doit nécessairement être un monde d'objets singuliers dotés de qualités (de prédicats), d'unités dénombrables, de grandeurs physiques, et de déterminisme quantitatif (la régularité des causes). En l'absence d'objets ou de leurs attributs, il ne peut pas y avoir de propositions ; en l'absence d'objets dénombrables, il ne peut pas y avoir d'arithmétique ; et sans déterminisme quantitatif —le fait que des quantités définies de causes ne peuvent avoir que des effets définis (délimités)— il ne peut pas y avoir ni moyens ni projets (ni biens ni services), c'est-à-dire pas d'intervention active dans le courant des événements extérieurs, afin d'obtenir un résultat auquel on donne plus de valeur (un effet que l'on préfère). À part les lois de la logique des propositions, de l'arithmétique, et de la causalité, cependant, toute autre connaissance du monde extérieur est incertaine (*a posteriori*). Nous ne savons pas, et ne pouvons pas

---

*lui-même*. Il est rare qu'on reconnaisse aujourd'hui la contradiction automatique, de même que la contradiction pratique, comme la preuve absolue d'une erreur. C'est même désormais le critère-là qui permet aujourd'hui de distinguer les bons philosophes des mauvais [F. G.].

<sup>3</sup> Cf. Oskar MORGENSTERN, "Perfect Foresight and Economic Equilibrium", in : *Selected Economic Writings of Oskar MORGENSTERN*, ed. A. SCHOTTER (New York: New York University Press, 1976), partic. la p. 175; Roger GARRISON, "Austrian Economics as Middle Ground", in : Israel KIRZNER (ed.), *Method, Process, and Austrian Economics* (Lexington, Mass.: Lexington Books, 1982); *idem*, "From LACHMANN to LUCAS: On Institutions, Expectations, and Equilibrating Tendencies", in : Israel KIRZNER (ed.), *Subjectivism, Intelligibility and Economic Understanding: Essays in Honor of Ludwig M. LACHMANN* (New York: New York University Press, 1986).

## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

savoir avec certitude (a priori) quels types d'objets et d'attributs existent, combien il se trouve d'unités, de quelles dimensions physiques, et quelles relations quantitatives de cause et d'effet (il y a ou non) entre diverses grandeurs relatives à différents objets. Tout cela, c'est de l'expérience qu'il nous faut l'apprendre. En outre, l'expérience est inéluctablement une expérience du passé, l'expérience d'événements révolus. Elle ne peut pas révéler si oui ou non les faits et les relations d'hier se maintiendront dans l'avenir. Nous ne pouvons que faire l'hypothèse que ce sera plus ou moins le cas, mais on ne peut pas catégoriquement exclure que nous puissions nous tromper, et que l'avenir soit si différent que toutes nos connaissances en seront devenues complètement inutilisables. Il est possible qu'aucun de nos instruments ou machines ne marchent plus demain, que nos maisons s'effondrent sur notre tête, que la terre s'entrouvre et que tous nous périssons. C'est dans ce sens-là que notre connaissance du monde extérieur, physique, doit finalement être considérée comme incertaine.

Nonobstant cette incertitude fondamentale sur notre connaissance du monde extérieur, cependant, à la suite de circonstances "accidentelles" : la stabilité et la régularité relatives de la succession des faits extérieurs, il a été possible à l'humanité d'accumuler un corps de connaissances "pratiquement" certaines, aussi vaste qu'il s'accroît sans cesse. Cette information ne nous permet pas de prédire l'avenir, mais elle nous aide à prévoir les effets à attendre d'actions spécifiques. Même si nous ne savons pas *pourquoi* les choses marchent comme elles le font, ni si elles doivent absolument continuer à le faire ainsi, nous savons effectivement avec une quasi-certitude *que* certaines choses se comporteront *d'une certaine manière* aujourd'hui et demain. Ce n'est pas dans les écrits des apôtres de l'incertitude radicale que nous pourrions l'apprendre ; mais il existe un nombre incalculable et croissant d'événements (de résultats) que l'on peut littéralement produire à volonté et prédire avec une certitude presque parfaite. Mon grille-pain va griller, ma clé ouvrir ma porte, mon ordinateur, mon téléphone, mon fax marcher comme ils sont censés le faire, ma maison me protéger des intempéries, les voitures rouler, les avions voler, les tasses garder l'eau, les marteaux marteler et les clous tenir. Une grande partie de notre avenir est, dans la pratique, parfaitement certaine. Tout produit, outil, instrument ou machine est un objet de certitude pratique. Prétendre à la place que nous serions confrontés à une "incertitude radicale", et que "Pour chacun d'entre nous, l'avenir est inconnaissable" n'est pas seulement contradictoire mais ressemble aussi à une opinion dénuée de bon sens.

IV L'ala naturel et la prdiction statistique

Notre certitude pratique quant aux résultats et aux événements à venir s'étend même au-delà. Il existe un grand nombre d'événements à venir dont nous sommes pratiquement certains du résultat parce que nous savons littéralement comment les *produire* (en pratique, nous maîtrisons complètement le résultat). Nous pouvons aussi prédire pratiquement avec certitude un grand nombre — toujours croissant— d'événements qui pour leur part échappent au contrôle de qui que ce soit. Il arrive que certains outils, machines et produits soient défectueux. Mon grille-pain ne grille pas, mon téléphone est muet, un ouragan ou un tremblement de terre ont détruit ma maison, mon avion s'écrase, ou ma tasse est cassée. Je n'avais aucune idée que cela m'arriverait à moi ici et maintenant, de sorte que je n'auras pas pu agir différemment de ce que j'ai fait. Je suis donc pris par surprise. Mais ma surprise, et mon incertitude, peuvent ne pas être complètes. Car si je ne sais absolument rien de cet événement singulier —cette tasse va se casser, cet avion s'écraser, ma maison sera détruite dans deux ans par un tremblement de terre— et par conséquent ne puis absolument pas prédire ni modifier aucun événement de ce genre, je peux pratiquement tout savoir de la classe d'événements dans son ensemble (le bris des tasses, les accidents d'avion, les tremblements de terre) dont tel accident singulier est la manifestation. Je peux savoir, à partir d'une observation des distributions de fréquences à long terme, que les avions d'un certain type s'écrasent avec telle régularité, d'une tasse produite sur dix mille est défectueuse, que les machines de tel ou tel modèle fonctionnent dix ans en moyenne, et qu'un tremblement de terre frappe en moyenne telle région deux fois par an, détruisant, dans le long terme, un pour cent du parc immobilier par année. Si bien que, même si l'événement singulier continue de me prendre au dépourvu, je sais presque certainement que des surprises de ce genre existent et quelle est leur fréquence. Je ne suis surpris ni par le type de surprise ni par sa probabilité à long terme. Cette surprise-là[, en somme,] n'est que relative. Ce qui me surprend, c'est que ceci ou cela arrive maintenant, et ici même et non ailleurs et à un autre moment. Mais je ne suis pas surpris de la voir survenir, ici ou là, maintenant ou plus tard. En délimitant ainsi l'ensemble et la fréquence des surprises éventuelles, mon incertitude quant à l'avenir, quoiqu'elle ne disparaisse pas, est systématiquement réduite.

*Le Risque (naturel) et l'incertitude (humaine), et l'erreur informé*

Les exemples de surprise limitée ou d'incertitude réduite sont, bien entendu, ce que Frank Knight a été le premier à qualifier de "risque" (par opposition à l'"incertitude"), et ce que Ludwig von Mises, à partir de Knight et des recherches fondamentales sur la

## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

théorie des probabilités de son mathématicien de frère Richard von Mises, allait définir par la suite comme une "probabilité de classe" (par opposition à la "probabilité de cas")<sup>4</sup>. "Probabilité de classe" signifie: "relativement au problème en cause, nous savons, ou supposons tout savoir de la manière". S'il s'agit de savoir si cette tasse va se casser, si c'est ma maison ou si c'est la vôtre qu'une tornade aura emportée dans l'année qui vient, je n'en sais rien. Mais je sais par exemple, pour avoir observé la distribution des fréquences à long terme en fait de tasses et de tornades, qu'il n'y a pas plus d'une tasse sur dix mille qui soit défectueuse et que, sur mille habitations dans un territoire donné, il n'y en a pas plus d'une en moyenne qui soit détruite chaque année. Si, à partir de cette information-là, j'adoptais la stratégie de toujours prédire que la prochaine tasse ne se cassera pas, et que ma maison restera intacte l'an prochain, je pourrais me tromper. Mais dans le long terme, cette stratégie m'assurerait davantage de succès que d'échecs dans la prévision : mes erreurs seraient "correctement" informées. En revanche, si j'adoptais la stratégie de toujours prédire que la prochaine tasse va se briser, et ma maison s'envoler, il se pourrait que les événements me donnent raison. Mais à long terme cette stratégie me vaudrait l'échec assuré : c'est "à tort"... que j'aurais eu raison. Chaque fois que les conditions de la probabilité de classe sont réunies, et que nous n'en savons pas assez pour entièrement éviter les erreurs mais assez pour faire des erreurs informées, il est possible de s'"assurer". En tant que producteur de tasses, par exemple, je sais qu'en moyenne il me faudra en fabriquer 10 001 pour en avoir 10 000. Je ne peux pas empêcher que des tasses soient brisées, mais je peux m'assurer contre le risque de casse ; en l'incluant, en tant que perte régulière, dans ma comptabilité analytique, y associant un coût de ce fait plus élevé à la production de tasses. De même, je ne peux pas éviter les tornades, mais je peux m'assurer contre elles. Comme les pertes dues aux tornades sont considérables et plutôt rares comparées à la taille et au fonctionnement de ma maisonnée, il me serait difficile (mais pas impossible) de m'assurer moi-même (au sein de mon ménage). Mais ce qu'on peut faire c'est mettre en commun mon risque avec le vôtre, et celui d'autres maisons ou entreprises dans une région donnée. Aucun d'entre nous ne sait qui sera touché par le risque en question, mais à partir de la fréquence objective à long terme des tornades et de leurs ravages telle qu'on la connaît pour l'ensemble de la région, il est

---

<sup>4</sup> Cf. Frank KNIGHT, *Risk, Uncertainty, and Profit* (Chicago: University of Chicago Press, 1971), partic. le ch VII; Richard von MISES, *Probability, Statistics, and Truth* (Londres : George Allen & Unwin, 1957), partic. les chs. 1 & 3; Ludwig von MISES, *Human Action. A Treatise on Economics* (Chicago: Henry Regnery, 1966 [*L'Action Humaine*, Paris, PUF, 1985]) partic. le ch. VI.

<sup>5</sup> Ludwig von MISES, *Human Action*, p. 109 [*L'Action Humaine* pp. 113-114].

possible de calculer une prime contre paiement de laquelle chacun d'entre nous pourra s'assurer contre ce risque-là.

*Estimer le risque par la probabilité de classe demeure un choix incertain*

Ce n'est donc pas seulement l'information incorporée dans nos outils, instruments et machines qui fournit une information pratique certaine sur l'avenir (en l'occurrence, l'information sur la manière d'engendrer divers événements particuliers). Constitue aussi une forme de connaissance pratiquement certaine l'information implicite dans toute forme d'assurance, qu'on la pratique soi-même ou par la méthode de la mutualisation des risques : en l'occurrence, l'information sur la manière dont on peut se préparer à différentes classes d'événements dont la survenue particulière échappe à la volonté de tous. Certes, alors qu'on peut indiquer exactement, avec certitude, les conditions de la probabilité de classe et du caractère assurable, on ne peut répondre avec certitude à la question de savoir s'il existe ou non des événements assurables, et lesquels, et combien il en coûtera de s'assurer contre eux. D'un côté, la connaissance des distributions de probabilité objective doivent s'acquérir par l'observation, et comme il en est de toute information fondée sur une telle expérience, nous ne pouvons jamais savoir si oui ou non les régularités passées tiendront encore dans l'avenir. Il se peut que nous devions procéder à des révisions. De l'autre côté, même pour acquérir cette information-là, il est nécessaire dès le départ d'estimer que les divers événements singuliers entrent bien dans une seule et même classe (d'événements). Cette tasse, cette tornade sont l'une et l'autre des membres de la classe des "tasses" et des "tornades" : voilà cependant une classification qui est marquée par l'incertitude. Placer dans la même classe une série d'événements singuliers n'est recevable (du point de vue de l'assurance) que si, de chacun des membres singuliers de la classe, je n'en sais effectivement rien de plus que son appartenance à une même classe. Mais si j'apprenais, par exemple, qu'une des tasses est faite de l'argile machin et une autre de l'argile bidule, et que ce fait-là influe sur la fréquence à long terme des imperfections, ma première classification deviendrait incorrecte. De même, je pourrais apprendre de l'expérience que le dégât des tornades sur le flanc Est d'une certaine vallée est systématiquement plus grave que sur son flanc Ouest ; dans ce cas-là aussi, il me faudrait changer ma classification initiale et former de nouvelles classes et sous-classes, revues et corrigées, d'événements assurables pour



## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

calculer de nouvelles primes d'assurance diversifiées\*. Malgré ces incertitudes, cependant, il vaut la peine de faire remarquer qu'en tant que fait "contingent" de la vie humaine, le domaine effectif des choses assurables, et par conséquent d'une information relativement certaine sur les événements et résultats à venir, ce domaine-là est vaste et il se développe : nous savons combien de bateaux vont probablement couler, combien d'avions s'écraser, combien il y aura de jours de pluie ou de soleil, combien il mourra de gens d'un âge donné, combien de Cocottes-Minute vont exploser, combien de gens seront frappés par le cancer, [nous savons encore] qu'il y aura plus de femmes que d'hommes à avoir le cancer du sein, que les fumeurs mourront plus jeunes que les non-fumeurs, que les juifs souffrent plus souvent de la maladie de Tay-Sachs que les non-juifs et les noirs de l'anémie falciforme que les blancs, que les tornades, tremblements de terre, inondations, se produisent ici et non là, etc., etc. Notre avenir, décidément, n'est vraiment pas inconnaissable.

*Une "incertitude radicale" ne pourrait certes tre due qu'aux actes humains*

De tout cela, fort peu semble être parvenu à l'attention des théoriciens de l'"incertitude radicale". L'existence d'une technologie pratique qui marche, celle d'un marché de l'assurance vaste et florissant est bien gênante pour toute théorie de l'incertitude radicale. Si on les poussait suffisamment dans leurs retranchements, bien sûr, il est probable que Lachmann et ses sectateurs admettraient l'indéniable et, comme si cela n'avait pas d'importance, glisseraient rapidement à une autre question. Jusqu'ici, pourrait-on faire remarquer avec quelque raison, on s'est presque exclusivement intéressé à l'aspect matériel et non à l'aspect humain —à des *accidents* et non à des *actes*. Or, c'est dans un domaine autre qu'apparaît le phénomène de l'incertitude radicale. Alors qu'il est peut-être possible de prédire l'effet matériel *dans le cas où* telle ou telle action est entreprise, et peut-être possible aussi de prédire la configuration de différents événements naturels qui échappent entièrement à la maîtrise de l'homme, les choses sont complètement différentes lorsqu'il s'agit de prédire nos actions à nous. Je peux prédire que mon grille-pain grillera si je m'en sers d'une certaine manière, et je peux prédire qu'en général, les grille-pains marchent plus de dix ans, mais a priori, je ne peux pas prédire je me servirai

---

\* Une limite à cette subdivision de classes de risques est le surcoût de gestion, notamment commerciale, de ces raffinements. Sur un marché concurrentiel (qui n'existe pas en France), on est surpris de voir à quel point les contrats se soucient peu de différences que certains théoriciens montent en épingle (le plus souvent pour s'opposer à cette liberté des contrats). Une autre surprise vient du nombre de choses qu'un assureur normal, privé et concurrentiel, peut considérer comme assurables [F. G.].

effectivement du mien dans l'avenir, ni prédire, avant que la chose n'arrive, que j'en aurais souhaité et construit —ou acheté un au départ. C'est [donc] là, dans le domaine des choix et des préférences des personnes, que l'incertitude radicale est censée régner.

Lachmann et ceux qui le suivent ont raison d'insister sur le fait que, s'agissant de prédire mes actions à venir et celles des autres, le problème est catégoriquement différent de celui de prédire les effets physiques d'actions *données* ou d'événements *naturels*. En fait, la partie critique, "destructrice" de l'argumentation lachmannienne est largement exacte, même si elle n'est guère "nouvelle" (et tout à fait insuffisante pour établir sa thèse "positive" de l'incertitude radicale)<sup>6</sup>. Elle est la preuve que non seulement l'idée de "prévision parfaite", à la base de la théorie de l'équilibre général, est erronée mais tout autant l'idée, avancée par les théoriciens des "anticipations rationnelles", suivant laquelle toute l'incertitude de l'homme pourrait être subsumée sous la rubrique des risques assurables : comme quoi, en particulier, l'incertitude quant à nos actes à venir ne serait pas différente de celle qui concerne l'avenir des événements naturels, de sorte que nous pourrions, à partir de notre observation des distributions de fréquences à long terme, prédire leur aspect général tout comme nous pouvons le faire par exemple des tremblements de terre, tornades, cancers et autres accidents de la circulation.

*La thorie des "anticipations rationnelles" mconnat que les hommes sont capables d'apprendre (et que c'est l l'origine d'u*

Comme le fait remarquer Lachmann, et comme Frank Knight et Ludwig von Mises l'avaient expliqué bien longtemps avant lui, cette "nouvelle" théorie des anticipations rationnelles souffre essentiellement de la même déficience que le "vieux" modèle d'"information parfaite" de l'équilibre général : il est incapable de tenir compte du fait que les gens apprennent et de ce fait, de leur information et de leur conscience. Les théoriciens des anticipations rationnelles ne font que remplacer le modèle de l'homme comme automate qui n'erre jamais par celui d'une machine sujette à des erreurs et à des pannes aléatoires, de nature et de caractéristiques connues. L'homme n'y possède plus la connaissance parfaite de toutes les actions singulières (et personnelles), on ne lui impute plus "que" la parfaite connaissance de toutes les distributions de probabilités de toutes les

---

<sup>6</sup> Cf. Ludwig LACHMANN, *The Market as an Economic Process* (Oxford: Blackwell, 1986), ch. 2, partic. les pp. 27-29 ; cf. aussi Gerald P. O'DRISCOLL, Jr. & Mario J. RIZZO, *The Economics of Time and Ignorance* (Oxford: Blackwell, 1985), ch. 2, partic. les pp. 24-26.

## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

classes d'actions à venir. On suppose donc qu'il commet des erreurs de prévision, mais ces erreurs-là sont toujours "correctement informées". Les erreurs de prévision n'exigent pas qu'une personne révise jamais sa réserve de connaissances, qui existe une fois pour toute. Le succès ou l'échec ne nous apprennent jamais rien, de sorte qu'il n'y a aucun changement, si ce n'est une évolution prévisible, dans la configuration future des actions humaines. Cette représentation de l'homme, opinent Knight, Mises et Lachmann, n'est pas moins déficiente que celle qu'il est censé remplacer. Elle ne contredit pas seulement — spectaculairement — les faits observables, mais quiconque met ce modèle-là en avant est logiquement pris dans un ensemble de contradictions.

Primo, si nos anticipations (nos prévisions) quant à nos actions à venir étaient vraiment aussi "rationnelles" que le croient les théoriciens des anticipations du même nom, cela impliquerait nécessairement que l'on puisse fournir une classification exhaustive de toutes les actions possibles (exactement comme on peut dresser la liste de tous les résultats possibles d'un jeu de roulette\* ou toutes les positions possibles d'un corps physique dans l'espace). Car en l'absence d'une numération complète de tous l

---

\* Si les ingénieurs sociaux qui se prennent pour des économistes aiment tellement tirer leur exemples des jeux de hasard qu'ils semblent incapables d'imaginer d'autres situations d'incertitude, ce n'est pas du tout... par hasard — et encore moins l'effet d'une préférence innocente : c'est au contraire justement parce qu'ils méconnaissent les différences essentielles entre ces jeux-là et la réalité de l'action humaine :

— Tout d'abord, les états du monde possibles à la suite d'un tel jeu sont tous parfaitement définissables : c'est le rouge qui sort à la roulette et, ayant misé 20 000 khôrs sur le noir, je perds exactement mes 20 000 khôrs. Dans la plupart des situations réelles de la décision humaine, il est au contraire absurde (l'effort serait démesuré relativement à l'enjeu, qui est la différence perçue entre la valeur de l'action et son coût) d'envisager l'ensemble des conséquences, même prévisibles, de tous choix possibles.

— Deuxièmement, les jeux de hasard sont en principe soumis aux lois de la causalité naturelle, de sorte qu'il y est possible d'imaginer une probabilité objective à partir des fréquences de distribution à long terme. Or, la plupart des situations de l'interaction humaine sont des événements uniques, qu'il est abusif et singulièrement hasardeux de regrouper, plus ou moins arbitrairement, en des "classes" réputées homogènes.

— Troisièmement, la plupart des gens acceptent de participer à des jeux de hasard parce que (à la très rare exception près des joueurs compulsifs, pathologiques), ils ont déjà inclus dans leur budget les éventuelles "pertes" —parfaitement circonscrites comme on vient de le voir, de sorte que les coûts d'adaptation et d'information associés aux pertes de l'action humaine vraiment incertaine ne sont pas nécessaires. La quasi-totalité des clients des casinos sont de fait *auto-assurés* contre les pertes qu'ils peuvent y subir, et s'ils le sont, c'est parce que ces pertes-là sont assurables, c'est-à-dire du type décrit ici comme tel par HOPPE. C'est pour cela que, tout en pouvant jouer au casino, ils continuent, fort normalement, à éviter les risques dans les conditions d'incertitude réelle, où les coûts anticipés d'adaptation et d'informations liés à la situation éventuelle sont toujours présents, que le résultat soit heureux ou pas.

C'est ce qui explique le prétendu "paradoxe" des gens qui présentent une "aversion pour le risque" dans leur vie de tous les jours, mais participent à des jeux de hasard. L'"aversion pour le risque" n'est pas une donnée ultime, comme semblent le croire ceux qui croient pouvoir raisonner en termes de "fonctions d'utilité" et de "courbes d'indifférence" sans jamais s'interroger sur les *raisons d'agir* qu'elles pourraient éventuellement —et

En outre, si nous pouvions vraiment prédire nos actions à venir, de manière "parfaite" ou du moins soumise à des erreurs purement aléatoires, alors il faudrait aussi supposer implicitement que tous les acteurs possèdent nécessairement la même information (strictement identique), la même que tout le monde. Je sais nécessairement ce que vous savez, et vous-même savez forcément ce que moi je sais. Autrement, si notre information était en quoi que ce soit différente, il serait impossible que nos prévisions à tous les deux soient également justes ou également fausses "avec-une-information-correcte". Au contraire, il faudrait soit que mes prévisions soient [plus] justes et les vôtres [plus] fausses, soit l'inverse, et cela voudrait dire que mes prévisions ou bien les vôtres sont fausses "avec une information incorrecte". L'erreur (la mienne ou la vôtre) ne serait plus aléatoire mais systématique, car on aurait pu l'éviter si j'avais su ce que vous saviez (ou si vous-même aviez su ce que je savais). Or, il se trouve que c'est cela qui est vrai : les informations que nous avons ne sont jamais identiques. Il se peut que vous et moi sachions pas mal de choses en commun, mais il y a aussi des choses (sur moi-même, par exemple) que vous ne savez pas, et vice-versa. Notre savoir, et par conséquent nos prévisions et nos attentes concernant les actions à venir, sont en fait différents. Maintenant, si différents acteurs possèdent des informations différentes, leur probabilité (la fréquence) de prédire correctement ou faussement sera aussi différente. Par conséquent, ni le succès ni l'échec de nos prévisions ne peuvent être considérés comme purement aléatoires. Nous serons bien forcés de les attribuer, au moins partiellement, au fait qu'une personne connaisse plus ou moins d'information de plus ou moins bonne qualité.

### *Les contradictions du modèle des anticipations rationnelles*

---

provisoirement— traduire. L'"aversion pour le risque" est entièrement explicable en terme de coûts (forcément anticipés : les coûts ne concernent jamais que l'avenir) d'information et d'adaptation, et ceux-ci sont eux-mêmes entièrement analysables à l'aide de la théorie de l'investissement.

C'est aussi pour cela qu'il n'est logiquement possible de concevoir une "forme de la fonction d'utilité du revenu" (quelques impasses logiques que cette représentation puisse impliquer par ailleurs) que si l'on postule une situation concrète de choix où on a bien voulu tenir compte de l'incertitude, et qu'il n'est logiquement envisageable de lui donner une expression chiffrée qu'en présence d'un jeu de hasard dont les enjeux sont parfaitement délimités, et soumis à un aléa réellement naturel, condition nécessaire pour formuler une probabilité objective qui ait un sens (et comme MISES le souligne dans *L'Action humaine*, expression de notre connaissance imparfaite face à la causalité naturelle qui doit logiquement être tenue pour déterministe pour que la méthode scientifique expérimentale soit admissible).

Pour compléter ces quelques remarques, cf. Ludwig von MISES, *L'Action humaine*, Paris, PUF, 1985 ; Murray ROTHBARD, *Économistes et charlatans*, Paris, les Belles Lettres, 1991 ; Anthony de JASAY, *L'État*, Paris, les Belles Lettres, 1991 [F. G.].

## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

Le plus important est quand même que le modèle des "anticipations rationnelles" de l'homme comme machine dotée d'une connaissance parfaite des distributions de fréquence relative de toutes les classes futures éventuelles des "actions" (mais qui ne sait rien d'aucune des actions qui se rangent dans l'une de ces classes, sinon qu'elle lui appartient et que cette classe-là d'action a telle ou telle fréquence relative) cette représentation-là est condamnée par des contradictions internes irrémédiables. D'un côté, concernant l'hypothèse selon laquelle tous les acteurs posséderaient une information identique, quiconque met cette thèse-là en avant s'enferme dans une contradiction performative : ses mots sont démentis par le fait même de les prononcer. Car il n'aurait aucun besoin de dire ce qu'il est en train de dire si tous les autres savaient ce que lui sait. En fait, si tout le monde savait exactement les mêmes choses que tout le monde, personne n'aurait besoin de communiquer du tout. Le fait que les gens, bel et bien, communiquent, démontre qu'ils doivent supposer à la place, contrairement à l'hypothèse précitée, que leurs informations ne sont pas identiques. Les théoriciens des anticipations rationnelles eux-mêmes, en vertu du fait qu'ils présentent leurs idées au public qui lit, doivent naturellement supposer que le public ne sait pas encore ce qu'eux-mêmes savent déjà, et par conséquent que les prévisions de ce public quant au cours des événements à venir —à la différence de leurs propres prédictions— doit-être systématiquement faussé tant qu'il n'aura pas bien appris sa leçon d'anticipations rationnelles.

De même, quiconque propose de faire l'hypothèse d'une liste "donnée" de toutes les formes possibles d'action humaine, avec sa négation implicite de tout apprentissage, se retrouve empêtré dans les contradictions. Pour commencer, si sa connaissance était vraiment "donnée", cela impliquerait de supposer qu'il sait déjà tout ce qu'il saura jamais (autrement, s'il pouvait apprendre demain quelque chose qui ne soit pas encore connu aujourd'hui, on ne pourrait plus la supposer complète, sa [fameuse] liste des classes d'actions possibles). Et si c'est le cas, alors inévitablement la question se pose de savoir comment il a jamais réussi à apprendre *tout cela*. S'il ne peut pas apprendre, alors il semble bien qu'il n'aurait pas pu non plus "apprendre"... que l'homme serait incapable d'apprendre. Il faut bien, au contraire, que cette connaissance-là, il l'ait toujours possédée, faisant partie de sa dotation naturelle initiale, comme il a des mains et des ongles de pied. Mais cette idée —comme quoi notre connaissance nous serait "donnée", comme le sont les mains et les ongles de pied— cette idée-là est absurde. La connaissance est toujours une connaissance de quelque chose : la connaissance des mains, tiens, ou celle des ongles de pied. Et on ne peut pas la concevoir autrement que

comme *acquise* au cours du temps (comme quelque chose de fondé sur des "faits" antécédents, dans la logique et dans le temps, quelque chose qu'on a *appris* à leur sujet). En outre, même la négation de la possibilité d'apprendre est aussi démentie par l'action de celui qui la fait. En avançant sa thèse, il ne peut que présupposer que les autres sont capables de comprendre, donc d'apprendre de lui quelque chose qu'ils ne savaient pas encore. Et en attendant la réponse des autres à sa proposition, en écoutant celle-ci —en se lançant dans une forme ou une autre d'argumentation, il ne peut qu'admettre que lui aussi est capable d'apprendre de ce que les autres ont à lui dire. Sinon, s'il savait déjà ce qu'ils vont lui répondre et comment lui-même répondra à ces réponses-là, et ainsi de suite, toute cette entreprise de communication et d'argumentation n'aurait aucune raison d'être. En fait, s'il connaissait à l'avance tous ses arguments (toutes ses propositions) et toutes les réponses et contre-arguments possibles (ou du moins la distribution de leurs fréquences relatives), cela n'aurait aucun sens de seulement s'engager dans aucune espèce d'argumentation *in petto*, avec lui-même, parce que sa connaissance serait déjà complète et qu'il aurait déjà toutes les réponses à toutes les questions. Bien entendu, entreprendre d'argumenter, c'est bel et bien ce que font les théoriciens des anticipations rationnelles —d'ailleurs, personne ne pourrait prétendre qu'il n'argumente pas sans tomber par là dans une [nouvelle et automatique] contradiction— et de la recherche, ils en font aussi (ce que personne ne ferait s'il savait déjà tout ce qu'il y a à savoir). Par conséquent ils démontrent, par leurs propres actes, qu'il y a lieu de considérer leur représentation de l'homme comme fondamentalement défectueuse, et que l'homme doit se penser comme susceptible d'apprendre quelque chose qu'il ne sait pas encore (et qui est, de ce fait, imprévisible).

*Pour les autrichiens comme pour les historicistes, la méthode expérimentale est inapplicable l'action humaine*

Quelles sont les conséquences concernant la nature des sciences sociales qui s'ensuivent de la reconnaissance de l'homme comme un être agissant et capable d'apprendre ? C'est dans la réponse à cette question que Knight et Mises d'un côté, et Lachmann de l'autre se séparent finalement. Ils ne se mettraient d'accord que sur une seule conséquence : qu'il existe une différence catégorique entre la logique des sciences de la nature et celle des sciences sociales. En fait, de la reconnaissance de l'homme comme un être agissant et capable d'apprendre, il s'ensuit que la philosophie encore dominante du "positivisme" (ou "réfutationnisme"), laquelle suppose que toutes les sciences (empiriques) suivent la

même méthode : une logique uniforme de la "découverte scientifique", cette philosophie-là est absurde, contradictoire<sup>7</sup>.

C'est une chose de prédire les événements physiques qui résultent d'une action "donnée" (c'est de la technique), ou de prédire la probabilité statistique d'une "classe" donnée d'événements qui échappent à la maîtrise matérielle de celui qui agit (c'est de la technique d'assurance). C'est est une très différente de prédire quelle action une personne va effectivement exécuter ou contre quelle classe d'événements naturels elle choisira effectivement de s'assurer. Concernant le premier problème, il n'est pas nécessaire de contester ce que dit le positivisme : un acteur cherche à produire un certain résultat physique et il a une certaine idée du type d'intervention de sa part qui est susceptible d'opérer un tel changement. Son opinion est hypothétique. L'acteur en question ne peut jamais être finalement certain que son action mène au résultat désiré. Il peut juste essayer pour voir ce qui se passe. Si cette action est couronnée de succès et si le résultat attendu est atteint, son opinion est confirmée. Cependant, même à ce moment-là, l'acteur ne peut pas être sûr que la même intervention provoque toujours le même résultat. Tout ce qu'une telle confirmation ajoute à sa connaissance antérieure est la certitude que son hypothèse, jusqu'à présent, n'a pas encore été visiblement prise en défaut. En revanche, si son action échoue, son idée est réfutée et une nouvelle hypothèse, révisée ou amendée, devra être formée. Ainsi, même si la certitude est hors d'atteinte pour l'homme, il est toujours possible, par un processus d'essais et d'identification des erreurs, qu'un acteur améliore continuellement son savoir-faire technique. De même en ce qui concerne les événements naturels hors de notre contrôle : dans la mesure où un acteur n'est pas indifférent à ces événements (non concerné par eux) mais préfère la présence d'un tel événement à son absence, ou l'inverse, il peut se faire une idée de la distribution des fréquences relatives de la classe toute entière des événements de ce genre. Cette idée, fondée telle qu'elle est sur la classification conjointe d'événements singuliers et l'observation de fréquences à long terme, est elle aussi une idée hypothétique. Dans ce cas, cependant, l'apparition d'un seul événement favorable ou défavorable ne constitue pas une confirmation ni une réfutation de l'hypothèse. En fait, comme l'hypothèse se réfère à une classe entière d'événements favorables ou défavorables et ne dit rien d'aucun événement singulier sauf qu'il s'agit d'un membre de cette classe, quant à savoir

---

<sup>7</sup> Cf. Hans-Hermann HOPPE, *Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung* (Opladen: Westdeutscher Verlag, 1983); *idem*, *The Economics and Ethics of Private Property* (Boston: Kluwer 1993), ch. 6 ["Le Socialisme des ingénieurs sociaux et les fondements de l'analyse économique"].

si l'évolution des événements à venir confirme ou réfute l'idée qu'on avait, cette question-là ne peut être tranchée qu'à partir de l'observation d'un grand nombre de cas. Mais ce fait, quoiqu'il semble loin d'être complètement satisfaisant, n'implique pas que les expériences de confirmation ou de réfutation, de succès ou d'échec, ou le progrès de la science procédant par essais et recherche des erreurs en soient pour autant moins "authentiques". Dans ces cas-là, la question de savoir si notre hypothèse est confirmée ou réfutée peut être tranchée par le fait "brutal" et objectif qu'un assureur — simple particulier qui s'assure soi-même au cours du temps grâce à l'épargne personnelle ou à une organisation qui assure une classe d'individus sur les diverses périodes contre le paiement d'une prime — a ou non réussi à épargner ou à collecter des primes suffisantes pour couvrir le coût de tous les événements singuliers dommageables. S'il y est parvenu, son hypothèse est temporairement confirmée ; sinon, elle est réfutée, et il lui faudra soit changer son estimation de probabilité et accroître son épargne ou ses primes soit revoir sa classification d'événements singuliers pour mettre en œuvre un système différent, plus différencié, de classes et de sous-classes. Ainsi, même si la certitude est inaccessible, un progrès scientifique continu est possible aussi en ce qui concerne la capacité de l'homme à prévoir les accidents (les événements naturels qui échappent à sa maîtrise).

Une fois cela admis, cependant, la question se pose de savoir s'il est aussi vrai, comme les positivistes le prétendent, que l'homme puisse être conçu comme soumis à la même "logique" — de conjecture hypothétique, de confirmation ou de réfutation, et de progrès scientifique par un processus d'essais et de découverte des erreurs — quand il s'agit de prédire ses actions à lui. Mais voilà bien qui doit être catégoriquement nié. Car en procédant de la manière dont il le fait vis-à-vis du monde des événements physiques (qu'il soit ou non à sa portée de les modifier), un acteur doit nécessairement se concevoir lui-même comme capable d'apprendre (sinon, pourquoi seulement entreprendre une recherche quelconque ?). Or, si l'homme est capable d'apprendre pour éventuellement améliorer sa maîtrise prévisionnelle de la nature, il faut supposer qu'au cours du temps, il peut non seulement modifier son information et par là ses actions, mais aussi que ces changements éventuels, il doit les considérer comme étant en principe imprévisibles (de sorte que tout "progrès" dans sa capacité à prévoir ces événements-là doit être considéré comme systématiquement impossible). Ou, pour dire les choses quelque peu différemment : si l'homme (comme les positivistes le décrivent) procède en interprétant le succès d'une prévision comme une confirmation de son hypothèse — de sorte qu'il se servira de la même information dans l'avenir, et s'il procède en interprétant l'échec d'une



prévision comme une réfutation, de sorte qu'il n'emploiera plus la même hypothèse à l'avenir mais une autre, il ne peut le faire que s'il présuppose — même si ce n'est qu'implicite— que le comportement des objets considérés ne change pas avec le passage du temps. Sinon — si on ne postulait pas que ce comportement-là est invariant, c'est-à-dire si les mêmes objets devaient se conduire comme ceci un jour et un autre comme cela[ dans les mêmes circonstances], on ne pourrait rien conclure quant à ce qui constitue un "succès" ou un "échec" de l'hypothèse de prévision. Un succès ne voudrait plus dire que votre hypothèse est provisoirement confirmée, et par conséquent qu'il y a lieu d'employer la même information à l'avenir. Quant à l'échec d'une prévision, il n'impliquerait plus qu'il ne faille *pas* employer de nouveau la même hypothèse dans les mêmes circonstances. Mais ce postulat — comme quoi les objets matériels ne changent pas de conduite au cours du temps— on ne peut justement pas le faire à propos du sujet même qui s'est lancé dans la recherche, sans tomber par là dans une contradiction. Car pour interpréter ses prévisions heureuses comme des confirmations et ses échecs en la matière comme des réfutations, le chercheur doit nécessairement présupposer que lui-même est un sujet qui apprend —quelqu'un capable d'acquérir de l'information sur des objets conçus par lui comme incapables de le faire. Ainsi, même s'il faut postuler que tout le reste a une nature [est soumis à une loi de comportement] "immuable", le chercheur ne peut absolument pas faire la même hypothèse à propos de lui-même. Il faut que *lui-même* soit quelqu'un de changé après chaque confirmation (ou réfutation), et c'est par conséquent sa nature même que d'être capable de modifier au cours du temps sa personnalité [sa loi de comportement à lui]<sup>8</sup>.

---

<sup>8</sup> De même, il serait de ma part contradictoire de dire de mes actions entreprises au cours du temps ce qu'il faudrait en supposer si je voulais les considérer comme des exemples d'événements assurables (la probabilité de classe) : à savoir que je ne sais rien d'aucune de mes actions sinon qu'il s'agit des miennes (tout comme on peut légitimement dire, par exemple, que je ne sais rien d'aucun résultat comparable d'un jeu de roulette sinon que chacun est issu de la même roulette). En fait, j'en sais bien plus sur chacun d'entre elles. Je sais que chacun de ces actes est influencé par mon information, et que cette information-là va changer avec le résultat de chacune des actions, de sorte que chaque action en traduira une différente et qu'il faut la considérer comme un événement unique (formant en lui-même une classe entière).

[Il reste à savoir si le chercheur, une fois qu'il s'est reconnu lui-même comme un sujet capable d'apprendre, sera autant disposé à prêter cette capacité-là (la "dignité d'être cause", disait saint THOMAS D'AQUIN, se référant à la *création d'information* qui a lieu lorsque l'homme progresse dans la connaissance) aux *autres* êtres humains, dont il prétend étudier le "comportement". La grande falsification de ce siècle —et de celui qui précède— est ce que Thomas SOWELL appelait le *sophisme de l'auto-exemption* ["self-excepting fallacy"] : les "penseurs sociaux" énoncent des lois générales sur l'humanité —qu'ils les postulent comme naturelles ou prétendent les imposer aux autres— mais parlent et agissent constamment comme s'il allait de soi qu'ils n'y sont et n'y seront pas eux-mêmes soumis (F. G.)]

Mais si on rejette la conception positiviste-réfutationniste d'une logique uniforme pour la science, et si on considère que la logique des sciences sociales est catégoriquement différente de celle qui s'applique aux sciences de la nature, comme Knight, Mises et Lachmann le pensent tous, quelle est donc la méthode appropriée à l'étude de l'action humaine ? C'est là que Knight et Mises seraient fondamentalement en désaccord avec Lachmann. Alors que Knight et Mises affirment —avec raison, comme on va le voir— que de la reconnaissance du fait que l'homme est un être agissant, capable d'apprendre, il *ne s'ensuit pas* que tout ce qui concerne les actions humaines à venir doive être considéré comme inconnaissable —en fait, ils auraient considéré cette conclusion-là comme contradictoire— mais seulement que l'on doit admettre qu'au sein même des sciences sociales, il existe *deux* branches catégoriquement différentes : d'un côté celle de la théorie, apodictique et a priori (l'économie politique), et de l'autre celle de l'histoire et de l'activité d'entrepreneur<sup>9</sup>.

Lachmann et ses partisans concluent précisément ce qui suit :

- (1) qu'il ne peut exister aucune théorie économique capable de faire aucune prédiction, que l'ensemble des sciences sociales n'est faite que d'histoire et que "les économistes doivent confiner leurs généralisations au passé connaissable"<sup>10</sup> ; et
- (2), que toutes nos prédictions concernant l'action humaine, que nous devons hasarder tant bien que mal, ne sont rien d'autre que des paris faits à l'aveuglette, et que "l'homme dans sa vraie humanité", comme Lachmann le cite avec approbation chez Shackle, "ne peut pas faire de prévisions ni en être l'objet"<sup>11</sup>.

### VII la vraie Misre de l'historicisme

En ce qui concerne la première des deux affirmations de Lachmann — l'impossibilité de la théorie économique— il faut noter d'emblée que cette thèse — contrairement à

---

<sup>9</sup> Sur les conceptions méthodologiques de Frank KNIGHT en particulier, cf. son *The Ethics of Competition and Other Essays* (New York: Harper Bros., 1935), et *On the History and Method of Economics* (Chicago: University of Chicago Press, 1956).

<sup>10</sup> Ludwig LACHMANN, *The Market as an Economic Process*, p. 32.

<sup>11</sup> *Ibid.* ; citation de G. L. S. SHACKLE, *Time in Economics* (Amsterdam: North Holland, 1958), p. 105.

## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

l'affirmation même de Lachmann, et en particulier l'attitude d'autosatisfaction que l'on trouve chez certains de ses disciples plus jeunes— n'a absolument rien de nouveau ni d'original, mais ne représente qu'un retour aux débuts intellectuels de Lachmann en tant qu'étudiant de Werner Sombart et des dogmes "historicistes" des allemands (et n'a donc absolument rien à voir ni de près ni de loin avec *l'école autrichienne*).

Voici comment Ludwig von Mises, le plus grand économiste du XX<sup>ème</sup> siècle et le plus grand critique de l'historicisme, caractérisait cette doctrine :

"La thèse fondamentale de l'historicisme est la proposition suivant laquelle [...] il n'y aurait pas de connaissance autre que celle fournie par l'histoire [...] L'historiciste honnête devrait dire : Il n'y a rien que l'on puisse affirmer à propos de l'avenir. Personne ne peut savoir quels effets une politique déterminée aura dans l'avenir. Tout ce que nous croyons savoir est la manière dont des politiques semblables ont marché dans le passé. A condition que toutes les conditions pertinentes demeurent inchangées, nous pouvons nous attendre à ce que les effets à venir ne soient pas très différents de ceux du passé. Mais nous ne savons pas si oui ou non ces conditions pertinentes vont demeurer inchangées. Par conséquent, nous ne pouvons pas faire le moindre pronostic sur les effets — nécessairement à venir — d'aucune mesure considérée. C'est à l'histoire du passé, non à celle de l'avenir que nous avons affaire<sup>12</sup>."

Qu'il s'agisse là aussi d'une description fidèle de la position lachmannienne apparaît parfaitement dans le commentaire qui suit sur ce qu'on appelle la théorie autrichienne de la conjoncture :

"Nous avons là un corps de pensée analytique qui est conçu pour satisfaire aux exigences énoncées plus haut : décrire une combinaison récurrente d'événements, emballements et récessions se succédant les uns aux autres dans un enchaînement indéfini. Mais pouvons-nous vraiment croire que les agents économiques qui assistent à ces événements n'en apprendront jamais rien et agiront toujours de même au cours des cycles successifs ? N'est-il pas plus vraisemblable que leurs actes, au cours de chaque cycle, soient influencés par ce qu'ils auront appris de ceux qui précèdent, même si, comme cela arrive toujours, des gens différents tirent des leçons différentes des mêmes événements ? Une fois que nous avons admis que les gens apprennent de l'expérience, alors le cycle ne peut pas se reproduire indéfiniment — Ces considérations donnent à penser qu'il vaudrait peut-être mieux laisser

---

<sup>12</sup> Ludwig von MISES, *Theory and History*, pp. 199, 203-204.

tomber cette course contestable derrière le modèle unique de la conjoncture et simplement considérer les phénomènes tels que les variations conjoncturelles dans la production et les prix comme des phénomènes de l'histoire, dans l'explication desquels les changements dans la connaissance humaine joueront naturellement un rôle, les épisodes de chacun des cycles successifs exigeant des explications différentes, quoique assez souvent similaires<sup>13</sup>."

Quoique cela, en soi, par soi-même, ne prouve pas que Lachmann a tort, on pourra voir un premier pas dans la direction d'une réfutation rigoureuse le fait que la position prise par Lachmann n'implique rien de moins qu'un relativisme —on devrait plutôt dire : nihilisme— social à tous crins qui ne peut que frapper immédiatement comme contraire à l'intuition. Les conséquences relativistes de l'historicisme, le passage de Mises, que l'on vient de citer y fait clairement allusion, alors qu'elles peuvent apparaître quelque peu occultées chez Lachmann par le fait qu'il limite ses remarques à une seule théorie, celle de la conjoncture (incidemment sans prendre la peine d'expliquer, même brièvement, ce que la théorie énonce effectivement\*). Cependant, on ne saurait douter que c'est en tant

---

<sup>13</sup> Ludwig LACHMANN, *The Market as an Economic Process*, pp. 30-31.

\* C'est là le nœud de la question : LACHMANN, en rappelant que nos modèles prédictifs doivent tenir compte de l'information dont disposent les gens, croit démolir la théorie économique dans son principe, de même d'ailleurs que HAYEK, dans son fameux article de 1937, pensait attaquer l'apriorisme de MISES à l'aide du même argument, et raconte que MISES ne l'a pas compris ainsi ; et pour cause puisque, comme on va le voir plus loin grâce à HOPPE, interpréter cet argument-là comme réfutant ce qu'ils croient réfuter est justement un contresens. Même la forme sous laquelle HAYEK le présente, et qui paraît plausible, est en réalité fallacieuse. HAYEK objectait qu'on ne pouvait pas théoriser sur l'action humaine sans s'interroger sur les *conditions* auxquelles les gens acquièrent leur information. Il y a une idée juste dans cet argument-là, c'est l'idée d'étudier la production d'information dans sa généralité : acquérir de l'information est une forme de l'agir humain, donc peut être théorisé... mais ne peut l'être que par la praxéologie ("la logique uniforme et constante de l'action et de l'apprentissage humains", cf. *infra*), et pour les mêmes raisons logiques que le reste de cette discipline. Et il est de fait que cet aspect-là avait été moins développé par MISES, et que HAYEK, avec d'autres (comme Ayn RAND), a largement contribué à créer ce qu'on pourrait appeler une *théorie autrichienne de l'information*. L'ennui pour le HAYEK de 1937 est que cette théorie-là n'est vraiment générale que pour autant qu'elle est a priori.

En fait, ni HAYEK ni LACHMANN n'ont vraiment su apprendre de MISES en quoi la *théorie* se distingue de l'*histoire* —ce qui est pourtant une condition nécessaire pour appliquer la première à la seconde, et ils se placent sur le terrain de l'*histoire* en croyant discuter de la *théorie*. Cette confusion leur vient justement, comme chez les premiers historicistes, de ce qu'ils se refusent à prendre vraiment au sérieux l'idée d'une connaissance du réel fondée sur la preuve philosophique et donc indépendante de l'observation historique. Le préjugé empiriste est à la base de l'historicisme et, logiquement, l'implique.

Or, il faut garder à l'esprit que les empiristes, s'ils se veulent (dogmatiquement) *expérimentalistes*, ne sont pas vraiment des *expérimentateurs* dignes de ce nom : car s'ils l'étaient, ils chercheraient *sérieusement* à définir les *expériences cruciales*, les événements dont la présence ou l'absence est censée confirmer ou réfuter l'hypothèse théorique. Or, dans la mesure où c'est *a priori* que la théorie économique est vraie (ou fausse en cas d'erreur), *cette expérience cruciale-là ne peut pas être imaginée* ! Pas plus qu'on ne peut se représenter une "expérience" qui permettrait de "tester" si deux et deux font bien quatre, proposition de même nature scientifique que les énoncés de la théorie économique.

## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

qu'exemple que Lachmann citait la théorie de la conjuncture, et qu'en fait il pense que son argument s'applique également à l'ensemble des théorèmes de l'économie. De même qu'on ne saurait, soi-disant, définir *la* théorie de la conjuncture, et pour la même raison, de même on ne pourrait pas parler de *la* théorie de l'échange, de *la* théorie des prix, *la* théorie monétaire, *la* théorie de l'intérêt ou des salaires, *la* théorie du socialisme, de l'impôt, du contrôle des prix (et des salaires), ou *la* théorie de l'interventionnisme. On peut penser que ce qui s'applique au phénomène des variations conjoncturelles s'applique aussi de tous les autres phénomènes : qu'il faudrait donc les considérer comme des "phénomènes de l'histoire dans l'explication desquels les changements de la connaissance humaine joueront naturellement un rôle, chacun des échanges, prix, emplois de la monnaie, versements d'intérêt, salaires, socialismes, impôts, contrôles de prix et de salaires, et intervention étatique successifs exigeant des explications différentes, quoique assez souvent similaires". Mais une chose pareille, est vraiment possible d'y croire un seul instant ? Pouvons-nous vraiment nous imaginer, comme Lachmann, que

---

Par conséquent un expérimentateur cohérent, avant même d'avoir entrepris de "tester" une proposition théorique en économie, se sera rendu compte ou bien que celle-ci conduit à des contradictions et des impasses logiques et qu'elle est donc *fausse a priori* (décrivant ce qui n'est pas, soit parce que les choses se passent autrement soit parce que, mal formulée, elle amalgame des phénomènes différents voire opposés), ou bien alors qu'il ne lui est déjà pas possible d'*imaginer* une situation où elle serait fautive, et qu'elle est donc *vraie a priori* (conclusion qui ne l'effraiera pas outre mesure, sachant, en expérimentaliste compétent, que la méthode expérimentale dépend elle-même de vérités a priori comme, par exemple, l'arithmétique ou la géométrie euclidienne qui est nécessaire pour seulement concevoir ses instruments de mesure).

Il n'y a donc en fait pas lieu de parler d'"expérimentalisme" mais de *pseudo*-expérimentalisme à propos des empiristes : la méthode expérimentale, on peut même dire qu'ils *ignorent*, puisqu'ils ne tirent pas les conséquences de ses présupposés logiquement nécessaires et que, faute d'appliquer à fond la cohérence formelle dont elle a un besoin absolu, ils ne peuvent même pas pratiquer cette méthode sérieusement. C'est donc *parce* qu'ils sont des expérimentalistes infidèles que les empiristes refusent a priori d'admettre la preuve logique, seule recevable en théorie économique, et qu'ils demeurent incapables de la reconnaître au cours même de leurs recherches.

Sur ces questions, cf. Friedrich A. HAYEK, "Economics and Knowledge" paru dans *Economica* (new series, IV, 1937), pp. 33-54, réédité dans *Individualism and Economic Order*, The University of Chicago Press, 1980 ; Samuel BOSTAPH, "The Methodological Debate Between Carl Menger and the German Historicists". *Atlantic Economic Journal* consacré à "Carl Menger and Austrian Economics", Vol. 6 Nr. 3, septembre 1978 et Anthony de JASAY, "The Twistable is not Testable: Reflexions (*sic*) on the Political Thought of Karl Popper". *Journal des Économistes*, Volume 2, numéro 4, décembre 1991, pp. 499-512 [traduit en français par votre serviteur sous le titre : "Le Réversible n'est pas testable : réflexions sur la pensée politique de Karl Popper"].

Pour une théorie autrichienne de l'information, cf. Friedrich A. HAYEK, *Individualism and Economic Order*, The University of Chicago Press, 1980 ; *L'Économie dirigée en régime collectiviste*, Paris, éd. de Médicis, 1939 et Ayn RAND, *Atlas Shugged*, New York : New American Library, 1959 (plusieurs fois réédité), dont le thème affiché, "le rôle de l'esprit humain dans la société", annonce la mise en scène, par des exemples pratiques, d'une véritable théorie sociale de l'information (et des conséquences du socialisme —à travers l'irresponsabilité qu'il institue— sur sa production et sa pertinence) [F. G].

nous ne pouvons rien dire "qui soit également applicable" aux échanges, aux prix, aux monnaies, aux impôts "de l'avenir comme à ceux du passé" ? Pouvons-nous vraiment croire que, du fait de la possibilité d'apprendre, il pourrait ne plus être "vrai dans l'avenir que tout échange volontaire doit bénéficier —ex ante— aux deux parties à l'échange, et que tout "échange" imposé par la force tel qu'un impôt profitera à l'une (l'homme du fisc) aux dépens de l'autre (la victime de l'impôt) ? Pouvons-nous vraiment croire que chaque expérience socialiste exige une explication différente, et qu'il serait impossible de rien dire qui s'applique à toute forme de socialisme quelle qu'elle soit, comme de dire qu'aussi longtemps qu'il n'existe aucune propriété privée des moyens de production, et par conséquent pas de prix pour les biens de production, alors aucun calcul économique (aucune comptabilité analytique) ne sera possible et une allocation perverse (un gaspillage) permanente s'ensuivra nécessairement ? Pouvons-nous vraiment croire que, *aussi longtemps que le socialisme n'est pas effectivement aboli*, une telle proposition pourrait ne plus être vraie, parce que les agents peuvent apprendre de l'expérience, et pourraient ne plus agir comme ils le faisaient auparavant ? Pouvons-nous vraiment croire que si une banque centrale, du jour au lendemain, doublait la quantité de papier-monnaie, cela ne conduirait pas, maintenant comme toujours, à une baisse du pouvoir d'achat de la monnaie, ainsi qu'à une redistribution systématique du revenu en faveur de la banque centrale et les premiers receleurs de la monnaie nouvellement créée aux dépens de ceux qui la reçoivent plus tard (ou pas du tout) ? Pouvons-nous vraiment croire que si on fixait aujourd'hui le salaire minimum à un million de dollars par heure et si le décret était féroce appliqué, et si aucun accroissement de la quantité de monnaie n'avait lieu[ entre-temps], cette mesure-là, sous prétexte que les gens apprennent de l'expérience, pourrait ne pas conduire à un chômage massif et à un effondrement de la division du travail ? Tout cela, Lachmann, apparemment, le croit ; et il est facile de comprendre qu'il y ait certaines personnes — agents du fisc, socialistes, banquiers centraux, et les législateurs qui imposent des salaires minimum — qui aimeraient bien que nous le croyions comme lui. Mais il est difficile d'imaginer comment quiconque (sauf Lachmann) pourrait vraiment en prendre au sérieux si peu que ce soit, même ceux qui, personnellement, en profiteraient si nous nous mettions dans la tête qu'on ne peut jamais connaître à l'avance les effets des politiques publiques —.

Comme je l'ai déjà indiqué plus haut dans la section II, l'erreur de raisonnement fondamentale impliquée par le raisonnement de Lachmann consiste à déduire du fait que

l'avenir comporte de l'incertain pour les gens qui agissent, que *tout* ce qui concerne l'avenir doit être tenu pour tel<sup>14</sup>. Et on ne peut pas non plus déduire du fait que les êtres humains sont capables d'apprendre, et que leurs actes peuvent donc changer avec le temps, l'idée que tout ce qui concerne l'avenir de l'action humaine serait susceptible de changer au cours de l'histoire. Bien au contraire : tirer cette conclusion-là, comme le fait Lachmann, est contradictoire. Car à l'évidence, Lachmann prétend savoir de science certaine que l'information à venir des gens, et par extension logique, leurs actions, ne peuvent pas être connues. Mais alors, c'est que lui-même sait bel et bien quelque chose [et qui n'est pas près de changer] de la connaissance et de l'action à venir. Il doit l'admettre dès le départ : il y a quelque chose [d'universel] qu'il peut nous dire, parce qu'il le *sait*, sur la connaissance et l'action en tant que tels. De même, en affirmant savoir que les hommes sont capables d'apprendre et de modifier leurs actions à la suite de ce qu'ils pourront avoir appris, Lachmann doit reconnaître qu'il sait quelque chose de l'homme en tant que tel. Ce qu'il doit présupposer n'est pas seulement que l'homme pourra changer dans sa conduite ultérieure, mais aussi que ces changements-là seront le fruit d'un processus d'*apprentissage*, c'est-à-dire qu'ils résulteront du fait que l'homme aura su distinguer entre le succès et l'échec, entre la confirmation et la réfutation, et tirer des *conclusions* de ces expériences catégoriquement distinctes ; que, par conséquent, tous les changements possibles dans la conduite de l'homme, si imprévisible que puisse être leur contenu particulier, sont soumises à des lois prévisibles : *une logique uniforme et constante de l'action et de l'apprentissage humains*\*. Pour employer une analogie parfaite, même s'il est vrai que je suis incapable de prédire *tout* ce qu'il m'arrivera de dire ou d'écrire à l'avenir, cela n'implique pas qu'il n'y ait absolument rien que je puisse affirmer de mes dires ou de mes écrits futurs. Je peux bel et bien prédire, et en fait prédire avec une certitude parfaite, et cela que je parle ou écrive en anglais ou en allemand que, aussi longtemps que je parlerai seulement, quelle que soit ma langue, tout ce qu'aurai dit ou écrit aura une structure logique (propositionnelle) constante et invariable : par exemple, qu'il me faudra employer des propositions identifiantes, telles que des noms propres, et des propositions d'assertion pour affirmer ou nier quelque propriété particulière de l'objet identifié ou nommé<sup>15</sup>. De même, il est constant que,

---

<sup>14</sup> Cf. aussi Hans-Hermann HOPPE, *Kritik der kausalwissenschaftlichen Sozialforschung*, ch. 3, partic. p. 47.

\* *mes* italiques ; belle définition de la praxéologie ! [F. G.]

<sup>15</sup> Cf. Paul LORENZEN, *Normative Logic and Ethics* (Mannheim: Bibliographisches Institut, 1969), ch. 1. LORENZEN explique (p. 16):

même si je ne peux pas prédire quels sont les buts que je pourrai poursuivre dans l'avenir, quels moyens je jugerai appropriés pour atteindre ces buts-là, et quelles autres séries d'actions concevables je choisirai de rejeter pour faire ce que j'aurai finalement choisi (mon *coût d'opportunité*), je peux toujours prédire qu'aussi longtemps que j'agis seulement, il y aura des buts, des moyens, des choix et des coûts ; c'est-à-dire que je peux décrire a priori la structure générale, la structure logique de chacune de mes actions, qu'elle soit passée, présente ou à venir. Et c'est là précisément tout ce que prétend faire la théorie économique ou, comme Mises l'a appelée, la *praxéologie* : fournir des informations sur l'action en tant que telle et sur la structure que toute connaissance, tout apprentissage à venir doivent présenter en vertu du fait qu'il devra invariablement s'agir de la connaissance et de l'apprentissage de personnes qui agissent.

Il est certain que connaître la structure logique invariante de l'action et de la recherche d'information est en soi une connaissance acquise, comme l'est toute connaissance humaine. L'homme ne naît pas avec. Cependant, une fois apprises, la connaissance que confère la praxéologie, de même que celle transmise par la logique des propositions peuvent être reconnues comme une connaissance nécessairement vraie —a priori valide, si bien qu'aucune information nouvelle acquise de l'expérience ne pourra jamais la réfuter. Alors que tout ce que je sais du monde extérieur est marqué par l'incertitude et le demeurera à jamais (il n'est même pas imaginable que la loi de la gravitation s'évanouisse dans l'avenir, ou que le soleil cesse de se lever demain), ce que je sais en revanche de la structure que mes actions et mes recherches d'information présenteront demain est certainement vrai, et vrai pour toujours : il est littéralement inconcevable, aussi longtemps que je vivrai, que je n'agisse pas pour atteindre (ou finalement ne pas atteindre) mes buts, et réviser ou ne pas réviser mon information au vu de l'effet de mes actions. On apprend par le succès et on apprend par l'échec, mais on ne pourra jamais "apprendre" qu'il n'y a ni succès ni échec. De sorte que, comme l'écrit Mises :

---

"J'appelle convention une coutume si je connais une autre coutume que je pourrais accepter à la place [...] Cependant, je ne connais aucun autre comportement qui pourrait remplacer l'emploi des propositions élémentaires. Si je n'acceptais pas les noms propres et les propositions d'assertion, je ne saurais pas du tout comment parler... Tout nom propre est une convention [...] mais employer des noms propres n'en est pas une : c'est un trait unique du comportement linguistique. C'est pourquoi je m'en vais le qualifier de "logique". La même chose est vraie des propositions d'assertion. Chacune est une convention, ce que démontre l'existence d'une pluralité de langages naturels. Mais toutes les langues se servent de propositions d'assertion."

cf. aussi Wilhelm KAMLAH & Paul LORENZEN, *Logische Propädeutik* (Mannheim: Bibliographisches Institut, 1968), ch. 1.



## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

"il se peut qu'un jour l'homme disparaisse tel qu'il existait sur cette planète à l'ère présente de l'histoire de l'univers. mais aussi longtemps qu'il y a des êtres de l'espèce 'Homo sapiens' il y aura *l'action humaine* avec sa nature catégorique, que traite la praxéologie. C'est dans les limites de ce sens-là que la praxéologie fournit une connaissance exacte de ce que sera l'avenir [...] les prévisions de la praxéologie sont, dans leur domaine d'application valide, absolument certaines<sup>16</sup>."

Alors, comment est-il possible, particulièrement quand on sait que Lachmann était familier de Mises et de ses écrits, qu'il ait pu commettre une erreur de logique si élémentaire qu'il n'ait pas su comprendre que ce n'est pas parce que les hommes sont capables d'apprendre que *tout* ce qu'il y a à savoir sur les actions humaines à venir serait inconnaissable ? Comment a-t-il pu ne pas se rendre compte qu'on ne peut considérer comme imprévisibles que ceux des traits de notre action qui peuvent effectivement changer à la suite de ce que nous aurons appris, alors que ce n'est absolument pas le cas de ceux qui constituent un aspect nécessaire de toute action et de tout apprentissage, et qui ne peuvent donc être modifiés par aucune information ultérieure (la structure logique sous-jacente de l'action et de la recherche d'information elle-même) ? La réponse à cette énigme se trouve dans le fait que, bien qu'il se considérât lui-même comme un adversaire véhément de la philosophie positiviste, Lachmann était demeuré victime d'une de ses erreurs de conception fondamentales. Comme Friedrich A. Hayek, son second professeur, Lachmann, consciemment ou non, acceptait l'opinion de Karl R. Popper, ami et protégé de Hayek comme quoi toute "connaissance scientifique" devrait être telle qu'en principe, l'expérience puisse la réfuter et comme on pouvait écrire en réponse à la mise en cause de sa thèse d'un avenir inconnaissable par Mises et son idée d'une logique de l'action que c'est

"précisément à cause de la nécessité logique qui lui est inhérente qu'elle est impuissante à engendrer des généralisations empiriques. Sa vérité est une vérité purement abstraite et formelle. Les moyens et les fins qu'il associe sont des entités abstraites\*. Dans le monde réel les moyens concrets employés, les fins poursuivies, sont toujours changeants à mesure que change l'information, et ce qui semblait digne d'intérêt hier ne semble plus l'être aujourd'hui.

---

<sup>16</sup> Ludwig von MISES, *The Ultimate Foundation of Economic Science* (Kansas City: Sheed Andrews & McMeel, 1978), pp. 84-85

\* mais sous quelle forme autre qu'*abstraite* peut-on imaginer que l'on formule des *généralisations* ? Quel contresens (et quel analphabète) [F. G.] !

C'est en vain que nous faisons appel à la logique des fins et des moyens pour nous fournir la base de généralisations empiriques...<sup>17</sup>".

Mais quand même, si populaire que, dans le sillage de la philosophie positiviste, soit devenue cette idée de considérer toutes les propositions non hypothétiquement vraies — comme par exemple les lois de l'arithmétique— comme des formalismes dépourvus de lien avec la réalité, elle est totalement fallacieuse<sup>18</sup>. Quand je discute de choses hautement abstraites telles que des "objets" ou des "proprits" plutôt que d'objets concrets

"si on accepte la terminologie du positivisme logique et particulièrement aussi celui de Popper, une théorie ou une hypothèse serait "non scientifique" si *en principe*, on ne peut pas la réfuter par l'expérience. La conséquence en serait que toutes les théories a priori, y compris les mathématiques et la praxéologie, seraient 'non scientifiques'. Or, ce n'est là qu'ergoter sur les mots. Aucune personne sérieuse ne perd son temps à discuter une question terminologique de ce genre. La praxéologie et l'économie politique vont conserver leur importance suprême pour la vie et l'action humaines, quelle que soit la manière dont on pourra les avoir classifiés ou dépeints<sup>19</sup>."

---

<sup>17</sup> Ludwig LACHMANN, *The Market as an Economic Process*, p.31 ; pour des opinions comparables chez HAYEK, cf. son "Economics and Knowledge", dans : Friedrich A. HAYEK, *Individualism and Economic Order* (Chicago: University of Chicago Press, 1948).

<sup>18</sup> Cf. Arthur PAP, *Semantics and Necessary Truth* (New Haven: Yale University Press, 1958) ; Brand BLANSHARD, *Reason and Analysis* (LaSalle: Open Court, 1962) ; Friedrich KAMBARTEL, *Erfahrung und Struktur* (Frankfurt/M.: Suhrkamp, 1968) ; Hans-Hermann HOPPE, *The Economics and Ethics of Private Property*, ch. 6.

\* ... et à peine plus abstrait. Le vrai problème est que si le positivisme, au mépris de l'évidence, refuse de reconnaître que la logique nous informe —et nous informe même certainement— sur le réel, c'est parce qu'il est un avatar récent de la théorie nominaliste des concepts qui dénie aux mots tout lien avec le réel, tout "contenu empirique", comme ils disent, sous les prétextes que les mots sont des formations historiques arbitraires, et que le lien de ces mots avec les choses réelles n'est pas directement perceptible.

En fait, la seule chose qui fait véritablement défaut dans cette affaire, bien entendu, ce n'est pas le lien entre les mots et la réalité, mais la compréhension de la sémantique de la part des nominalistes — d'une branche de la philosophie qui décrit les lois de la formation des concepts et de leurs liens nécessaires, entre eux et avec la réalité. Ils la méconnaissent tellement qu'ils la confondent avec la discipline historique de la *linguistique*, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas capables —c'est caricatural chez POPPER— de faire la distinction entre les *concepts* et les *mots* qui les repèrent dans les différentes langues [F. G.].

<sup>19</sup> Ludwig von MISES, *The Ultimate Foundation of Economic Science*, p. 70.

[Pour apprécier la méchanceté —et la profondeur— de ce trait-là, il faut se rappeler que le grand argument des empiristes contre la logique est qu'elle ne nous informerait que "sur la manière dont les gens ont choisi de se servir des mots". Faisant mine de n'avoir pas compris l'"importance" de l'argument, MISES leur signifie en fait que leur *propre* définition de la science relève de ce même jugement. Comme toute fausse philosophie, il suffit d'appliquer au positivisme *ses propres critères* de connaissance valide pour qu'il se réfute lui-même (F. G.).]

## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

À la lumière des multiples erreurs de logique commises par Lachmann, nous pouvons maintenant revenir aux questions rhétoriques que nous avons posées en réponse à son affirmation d'une prétendue impossibilité de toute théorie et de toute prédiction en économie. Pourquoi paraissait-il absurde d'affirmer l'impossibilité de pouvoir rien prédire à propos d'aucun échange, d'aucun impôt, d'aucune forme de socialisme, augmentation de la quantité de monnaie ou salaire minimum ? C'est que, alors que l'homme est capable d'apprendre énormément de choses, et de changer de conduite de multiples façons, il est absolument incapable de faire quelque expérience que ce soit qui aille à l'encontre des lois de la logique et de la nature de l'homme en tant qu'être agissant. Il se peut que je ne puisse pas *prédire* que je ferai des échanges volontaires, ni quand, ni ce qu'on échangera finalement, ni le taux auquel les biens ou services en question s'échangeront, etc., parce que tout cela peut très bien être affecté par mon information et par celle des autres, et changer à mesure que change cette information. En revanche, c'est avec une certitude absolue que je peux prédire que, si un échange volontaire a lieu, où que ce soit, quel que soit le moment et quoiqu'on puisse échanger, les deux parties à l'échange auront forcément eu des échelles de préférences inverses [quant aux biens échangés] et se seront nécessairement attendus à profiter de la transaction. Cela, aucune expérience nouvelle ne pourra jamais rien y changer. De même, je ne pourrai peut être pas prédire si, ou quand, une expérience socialiste particulière va être entreprise, ou abandonnée. Et je ne pourrai jamais non plus prédire l'ensemble des traits particuliers de chacune des expériences en question. Tout cela peut être affecté par l'apprentissage. Mais peu importe tout ce que les gens auront pu apprendre et comment ce qui leur tient lieu d'information influence leur version particulière du socialisme, moi je pourrai toujours prédire, avec une certitude absolue que, aussi longtemps que c'est bien à du socialisme que nous avons affaire, tout calcul économique sera impossible, et que des gaspillages permanents des moyens de produire s'ensuivront nécessairement : parce que cette conséquence-là est déjà logiquement impliquée dans ce qu'est, essentiellement, le socialisme. De même, il se peut que je ne puisse pas prévoir qu'une monnaie va apparaître, et il est certainement possible que l'humanité, un jour, en revienne à des

---

Tout aussi incompréhensible que l'accusation de ne pas avoir de lien avec la réalité sous prétexte que ses propositions ne sont pas réfutables est celle, avancée contre MISES et MENGER par Gerald O'DRISCOLL et Mario RIZZO (*The Economics of Time and Ignorance*, p. 23), suivant laquelle admettre qu'il existe des "théorèmes praxéologiques apodictiques" et de "lois économiques exactes" implique que l'on suppose une sorte de "déterminisme rigide". L'existence des lois de la logique implique-t-elle aussi un déterminisme rigide ?! Et faudrait-il aussi que nous cessions de croire qu'il existe des lois de la logique, universelles et immuables, si nous venions à adopter le "subjectivisme dynamique" des indéterministes O'DRISCOLL et RIZZO ?!

relations de troc. Je ne peux pas prédire non plus avec certitude de quel *type* particulier de monnaie on se servira dans l'avenir. Mais ce qui est d'une certitude absolument parfaite c'est que, dès lors que les gens se servent seulement de monnaie, un accroissement de sa quantité abaissera forcément son pouvoir d'achat par rapport à ce qu'il aurait été autrement. C'est une simple conséquence de la définition de la monnaie comme *instrument d'échange*. Enfin, Lachmann ne se trompe pas moins en ce qui concerne son exemple de la théorie autrichienne de la conjoncture. Il prétend que, parce que les financiers sont susceptibles d'apprendre — il pourraient avoir entendu parler de la théorie de MISES ou lu quelque chose à son sujet — ils vont pouvoir modifier leur conduite dans l'avenir, de sorte que les effets prédits par la théorie ne se produisent plus<sup>20</sup>. Mais cette objection-là ne fait qu'exprimer l'incompréhension de ce que la théorie affirme réellement. Bien sûr que les gens peuvent apprendre de Mises ; et cela peut même bel et bien empêcher tout à fait les cycles conjoncturels de se produire, de même que les gens pourraient avoir appris, toujours de Mises, de ne jamais se lancer du tout dans aucune expérience socialiste. Mais cela n'a rien à voir avec l'affaire : car ce que dit la théorie, c'est que *s'il arrive* qu'une banque, en créant des substituts monétaires\*, attribue du crédit au-delà de ce que le public a volontairement épargné, cet excès de crédit étant effectivement mis à la disposition des emprunteurs, ce qui abaisse le taux d'intérêt en-deçà de ce qu'il serait autrement (le taux d'intérêt naturel) alors, et alors seulement, il y aura d'abord une relance artificielle — un excès d'investissement<sup>°</sup> et

---

<sup>20</sup> Ludwig LACHMANN, "The Role of Expectations in Economics as a Social Science", dans : LACHMANN, *Capital, Expectations, and the Market Process* (Kansas City: Sheed Andrews & McMeel, 1977).

\* L'auteur disait ici : "avec du papier-monnaie". Comme la théorie s'applique aussi à la monnaie dite scripturale, l'expression misésienne de "substituts monétaires" est plus appropriée [F. G.].

<sup>°</sup> ... en termes de pouvoir d'achat, par rapport à ce que les choix des épargnants permettent de financer en permanence.

Cependant MISES, pour toutes les raisons exposées ici ainsi que d'autres, tenant à la nature spécifique de la conjoncture, rejetait toute approche globaliste ("macroéconomique") en la matière et insistait donc sur les effets différentiels de l'excès de crédit sur la structure des prix et de la production : entre autres, sur le fait que l'accroissement de l'épargne financière apparente allonge nécessairement, la structure de production, c'est-à-dire l'ensemble des processus de production encore inachevés.

On ne peut donc pas parler d'un *excès uniforme* d'investissements : car certains de ces investissements injustifiés correspondent à des types de production qui, par leur nature technique, nécessitent un délai d'attente tellement long qu'ils ne seraient tout simplement *pas entrepris*, n'était l'accroissement apparent des moyens de financement (avec baisse concomitante des taux d'intérêt sur les marchés financiers). Ces investissements injustifiés, les entrepreneurs devront les abandonner quand la remontée des taux d'intérêt les forcera à comprendre qu'en fait l'épargne volontaire n'a pas augmenté (mais plutôt diminué) et ne permet donc pas de maintenir une structure de production allongée.

ensuite une récession — liquidation systématique de certains de ces investissements comme autant d'erreurs en la matière. Rien de ce que les financiers pourraient avoir appris une fois que l'expansion de crédit aura effectivement eu lieu, ne peut faire quoi que ce soit pour empêcher d'advenir le résultat annoncé, puisqu'un désajustement des choix intertemporels est déjà logiquement impliqué par la condition postulée au départ. Et si cette condition n'est pas remplie, la théorie de la conjoncture, tout simplement, ne s'*applique pas*. Ce qui n'a évidemment rien à voir avec une quelconque *réfutation*<sup>21</sup>.'

## VIII

**A**près avoir rejeté la première thèse lachmannienne de la prétendue impossibilité d'une théorie économique applicable au passé comme à l'avenir, et avoir présenté à son encontre la thèse de Knight et plus particulièrement de Mises, de la possibilité non seulement d'une théorie de ce genre mais, plus fort encore, d'une théorie a priori et d'une prédiction *apodictique* (absolument certaine), dans cette dernière section c'est la deuxième thèse de Lachmann —la nature "kaléidique" de l'univers social et le caractère aléatoire de la prédiction entrepreneuriale— qu'il va falloir examiner.

Même si, comme il y a lieu de le faire, on admet l'existence d'une logique de l'action (la praxéologie), cela ne veut pas dire que la connaissance qu'elle nous procure puisse rendre l'avenir certain. La praxéologie nous permet de prédire avec certitude des événements et aspects définis du monde des actions humaines à venir ; mais son champ d'application est strictement limité. Il y a énormément de phénomènes et de caractéristiques, en fait bien plus, et d'importance pratique autrement plus grande, sur lesquels la praxéologie n'a rien à dire. Mises développe ce fait :

"sauf pour Robinson Crusoe avant de rencontrer Vendredi, aucune action ne peut être envisagée ou exécutée sans accorder la plus grande attention à ce que les autres vont faire.

---

C'est pourquoi MISES parlait non pas de "sur-investissement" mais de "mal-investissements", ce que je préfère traduire, à cette occasion, par "erreurs en la matière" [F. G.].

<sup>21</sup> cf. Ludwig von MISES, "'Elastic Expectations' and the Austrian Theory of the Trade Cycle", *Economica*, X, 1943, pp. 251-52 ; aussi George SELGIN, "Praxeology and Understanding", *Review of Austrian Economics*, Vol. 2, 1988, p. 54.

L'action exige de comprendre les réactions des autres personnes<sup>22</sup>. [...] "La tâche qui se présente à la personne qui agit —c'est-à-dire à tout le monde— dans toutes ses relations avec ses semblables n'est pas pour le passé ; c'est l'avenir qu'elle concerne. Connaître les réactions à venir des autres personnes est la première nécessité pour l'homme qui agit [...] Il est évident que cette connaissance qui fournit à l'homme la capacité de prévoir dans une certaine mesure les dispositions à venir des autres n'est pas une connaissance a priori. La science a priori de l'action humaine, la praxéologie, ne s'occupe pas du contenu effectif des jugements de valeur ; elle part seulement du fait que le gens portent des jugements de valeur puis agissent conformément à ces jugements. Quant à ce que nous savons quant à teneur de ces derniers ne peut être tiré que de l'expérience<sup>23</sup>."

Par conséquent, tout à fait à part de ce que la praxéologie, la science et la technique de l'assurance pourront jamais nous apprendre sur l'avenir, Mises (de même que Frank Knight) seraient d'accord avec Lachmann pour dire que demeure, comme l'un des problèmes les plus pressants de l'humanité, la nécessité de prédire les jugements de valeur concrets de nos congénères, les moyens spécifiques qu'ils choisiront pour mener à bien les projets auxquels ils accordent de la valeur, et comment ils jugeront les résultats une fois qu'ils seront là. De même, comme on l'a déjà vu, ils sont aussi d'accord avec Lachmann pour dire que la capacité de l'homme à apprendre, qui peut affecter ses jugements de valeur, choix des moyens, et opinions quant au résultat, rend les prescriptions positivistes-réfutationnistes sur la manière de traiter ce problème sont logiquement inapplicables et [de ce fait,] stériles. Mais que peut-on faire d'autre ? Ou alors, n'y a-t-il rien à faire face à cet aspect-là de l'incertitude ?

Alors qu'on pourrait croire que la réponse de Lachmann à ces questions est semblable à celle de Mises — tous deux, dans l'ensemble de leurs écrits, font référence au même groupe de philosophes des Geisteswissenschaften [sciences morales] et des sciences sociales, plus particulièrement Max Weber et Alfred Schtz, et tous deux citent la méthode de la "compréhension" (*Verstehen*)— cette impression est erronée (quoique, avec le style général de Lachmann, rarement aussi clair que possible, et le nombre considérable de ses précautions oratoires, il ne soit pas si facile que cela d'en décider)<sup>24</sup>.

---

<sup>22</sup> Ludwig von MISES, *The Ultimate Foundation of Economic Science*, p. 49.

<sup>23</sup> Ludwig von MISES, *Theory and History*, p. 311.

<sup>24</sup> Pour un jugement analogue, cf. George SELGIN, "Praxeology and Understanding".

En effet, la réponse de Mises aux questions posées plus haut est sans équivoque : oui, il existe une méthode pour traiter cette incertitude inextirpable quant aux choix futurs des êtres humains, et même si cette méthode n'est pas, et ne pourra jamais être "parfaite", en n'y ayant pas recours nous nous priverions de l'instrument même de l'action efficace et nous subirions davantage de déceptions. Pour sa part, Lachmann semble précisément tenir que, quoi que nous fassions, notre succès ou notre échec dans la prévision de actions à venir de nos semblables seront purement aléatoires.

En ce qui concerne la position de Mises, il est essentiel de reconnaître (en comprenant pourquoi) qu'il rejette l'idée de considérer l'avenir des actions humaines comme aléatoire et chaotique. Nourrir cette dernière opinion ne peut vouloir dire que deux choses, exclusives l'une de l'autre :

—ou bien, littéralement, que nous ne savons rien. Mais voilà qui est évidemment faux, car nous savons certainement une chose au moins : que les événements à venir sont des actions humaines et vont présenter la structure inhérente à toute espèce d'action humaine, et par conséquent, même si notre information est déficiente, nous pouvons quand même en dire davantage qu'un simple *ignoramus*<sup>25</sup>.

—Ou alors, cela peut vouloir dire qu'en ce qui concerne le problème des choix humains à venir, nous savons tout de la manière dont se comporte la classe de l'ensemble des choix humains, mais nous ne savons rien d'aucun choix singulier si ce n'est qu'il est un élément de cette classe. L'idée suivant laquelle on pourrait considérer les actions humaines comme des exemples de "probabilité de classe", on l'a déjà rejetée plus haut.

Nous ne savons pas, et ne saurons jamais tout ce qu'il y a à savoir sur la classe de l'ensemble des actions humaines. Mais il ne s'ensuit pas que nous devions professer une ignorance complète quant aux choix particuliers des hommes (à part le fait connu que ce sont tous des choix). En fait, nous savons bel et bien quelque chose (de plus) de tout événement singulier : nous savons que tout événement singulier résulte de ce que des agents individuels agissent sur la foi d'une information personnelle à partir d'occasions d'apprendre particulières, de sorte qu'il y a lieu de concevoir tout événement tel qu'il se déroule dans l'histoire humaine, dans le passé ou dans l'avenir, comme un événement

---

<sup>25</sup> Cf. Ludwig von MISES, *Human Action*, p. 107.

*unique, non répétable* (chaque événement constituant [donc] une classe en lui-même) ; et nous savons aussi que pour comprendre les actions passées de nos congénères ou pour prévoir leurs actions à venir, il faudra que nous nous intéressions à leur connaissance individuelle, à leurs valeurs personnelles et à leur compétence spécifique, pour essayer de les comprendre. C'est ainsi que Mises caractérise le problème épistémologique posé à l'homme par ses rapports avec ses semblables comme une question de "probabilité de cas [*case probability*]". "La probabilité de cas (ou compréhension spécifique des sciences de l'action humaine) [...] signifie : "nous savons, quant à un événement particulier, certains des facteurs qui déterminent son issue ; mais il existe d'autres facteurs déterminants dont nous ne savons rien<sup>26</sup>." Aussi radicalement différent de la probabilité de classe que soit ce contexte d'une probabilité de cas, on ne peut pas dire que ce soit une situation où l'avenir serait aléatoire ou chaotique. En fait, sur le terrain de l'histoire humaine, passée ou future, nous sommes à certains égards épistémologiquement *mieux placés*, que sur celui des accidents naturels traités par la technologie et l'assurance. Car dans ce dernier domaine, l'accès aux raisons d'agir des objets de l'étude nous est radicalement barré\*. Nous devons traiter toute occurrence singulière comme un élément d'une classe d'événements *homogènes*, sans trait qui permette de les distinguer mis à part

---

<sup>26</sup> Ludwig von MISES, *Human Action*, pp. 107/110. *Ibid*, p. 59, il fait la remarque que

"les événements historiques ont une trait unique en commun : ce sont des actions humaines. C'est en tant que telles que l'Histoire les comprend ; c'est par les moyens de la connaissance praxéologique qu'elle conçoit leur signification, et pour saisir leur raison d'être, s'attache à leurs traits singuliers et uniques. Ce qui compte pour l'Histoire, c'est toujours l'intention des personnes concernées : l'importance qu'ils attachent à l'état de choses qu'ils voudraient changer, le sens qu'ils donnent à leurs actions, et la valeur qu'ils attribuent aux effets produits par ces actions."

\* Cf. cette citation de John E. CAIRNES :

"*les hommes n'ont aucune connaissance directe des principes premiers de la physique.* [...] quelles sont les preuves qui ont permis de les établir ? Ce n'est pas dans notre conscience que nous les découvrons, en réfléchissant sur ce qui nous passe à l'esprit ; elles ne peuvent pas davantage être directement perçues par nos sens... la preuve ultime de toutes ces lois est en dernière analyse que, si nous supposons qu'elles existent, elles rendent compte des phénomènes observés." [... en revanche, ] "*L'économiste part d'une connaissance certaine des causes ultimes.* Il est déjà, dès le début de son entreprise, dans la position que le physicien n'atteint qu'après des décennies de laborieuse recherche. [...] Pour découvrir de telles prémisses, il n'est besoin d'aucun processus d'induction élaboré... il suffit donc que nous nous posions la question pour pouvoir déduire une connaissance directe de ces causes à partir du contenu de notre conscience, et de notre perception des événements extérieurs. Quiconque se lance dans une industrie quelconque est conscient des motifs qui le poussent à agir de la sorte. Il sait qu'il le doit à un désir de posséder de la richesse, pour une raison ou pour une autre. Il sait que suivant ses lumières il s'acheminera vers cette fin par le chemin le plus court qui lui sera ouvert."

J. E. CAIRNES, *The Character and Logical Method of Political Economy*, 1857 ; 2<sup>o</sup> éd., Londres : Macmillan, 1875, reproduit en 1888), pp. 83, 87-88 (les italiques sont de CAIRNES). Cité par Murray N. ROTHBARD dans *Economistes et charlatans*, Paris, Les Belles Lettres, 1991, pp. 65-66, 259n. [F. G.]



leur appartenance à la classe en question. Au contraire, en histoire humaine, présente et à venir, rien ne nous empêche de distinguer chacun des événements singuliers (on peut le traiter comme *hétérogène*) ; et pour améliorer notre compréhension du passé, ainsi que notre prévision des actions à venir de nos semblables, nous connaissons les causes *particulières* (à défaut, nous pouvons en apprendre quelque chose) — les informations *personnelles* — qui affectent le dénouement de tout événement humain *singulier* (chacun de ces événements méritant sa propre attention particulière).

De ce fait, sans s'adresser à un phénomène aléatoire ou chaotique, la tâche de prévoir les actions de nos semblables à partir d'une compréhension de leur individualité présente quand même des difficultés et imperfections propres, puisque pour comprendre quelqu'un, on ne peut jamais entrer que dans ses valeurs et son information *du passé*. Il n'empêche, selon la citation déjà vue de Mises, notre première obligation dans la vie est bel et bien d'apprendre à connaître les réactions à venir des autres.

"Connaître leurs anciens jugements de valeur et leurs actions passées, quoique indispensable, n'est jamais qu'un moyen pour parvenir à cela<sup>27</sup> ." Ainsi, dans chacune de nos tentatives pour comprendre l'avenir, nous n'avons pas seulement à comprendre les actions passées d'un individu donné : nous devons aussi, nécessairement, porter un jugement sur la stabilité, ou l'instabilité relative des différentes parties de son système de valeurs et de connaissances, tel qu'on a pu le lui voir jusqu'à présent ; ce qu'on appelle se faire une opinion de sa *personnalité*, de son *caractère*. Mises l'explique [encore], nous devons absolument "postuler qu'à part certains détails, la conduite à venir des gens, toutes choses égales par ailleurs, ne s'écartera pas de leur conduite ancienne à moins d'une raison particulière, parce que nous supposons que ce qui a déterminé leur comportement passé le fera toujours de leur conduite à venir. Aussi différents que nous pensions être des autres personnes, nous n'en essayons pas moins de deviner comment ils vont réagir aux changements de leur milieu. A partir de ce que nous savons de la conduite passée de quelqu'un, nous traçons une esquisse de ce que nous appelons son caractère. Nous faisons l'hypothèse que ce caractère-là ne va pas changer à moins que des raisons particulières ne s'en mêlent et, faisant un pas au-delà, nous essayons même

---

<sup>27</sup> Ludwig von MISES, *Theory and History*, p. 311.

de dire à l'avance comment des changements de circonstances affecterons sa manière de réagir<sup>28</sup>."

De même, si c'est du comportement à venir de groupes de personnes (par opposition à une personne singulière), nous ne pouvons nous passer de classer les individus suivant la similitude ou la dissemblance de leur caractère ou de leur personnalité ; nous ne pouvons éviter de nous faire une idée sur le caractère des groupes —ce qu'on appelle des types idéaux— et classer les gens suivant leur appartenance éventuelle à ces types. "Si un type idéal se rapporte à des gens", explique Mises, "il implique qu'à certains égards, ces hommes jugent et agissent de manière uniforme ou[du moins] similaire. Quand il concerne des institutions, ce qu'il veut dire c'est que ces institutions sont le produit de jugements de valeur ou de manières d'agir uniformes, ou qu'elles influencent les jugements et les actes de manière équivalente ou semblable<sup>29</sup>."

Nos anticipations, fondées sur la compréhension du passé, et la reconstruction des caractères et des types idéaux, avec la classification des individus et des groupes suivant cette typologie, sont nécessairement hypothétiques ou plutôt représentent une tentative de prédiction. En attribuant un certain caractère à quelqu'un qui agit, nous tentons de réduire l'incertitude qui entoure sa conduite à venir. Nous essayons de former un jugement concernant des éléments plus ou moins stables de sa personnalité et prédisons que les changements à venir de son comportement, quoi qu'ils puissent être, se produiront conformément à son caractère, c'est-à-dire que ces changements suivront un mode général prévisible. Cette prédiction-là peut se révéler juste ou non. Il se peut que nous nous soyons trompés en classant les gens qui agissent. Ou alors il se peut que, contrairement à notre postulat, l'acteur change son caractère même ; et en fait, le temps fait disparaître certains types de caractères pour en faire apparaître d'autres, exigeant que l'on mette au point un nouveau système de classification. Ou encore les caractères que nous avons reconstruits pourront s'avérer trop abstraits ou trop spécifiques ; c'est-à-dire que, même s'ils peuvent fournir des prévisions justes, nous pouvons juger a

---

<sup>28</sup> Ludwig von MISES, *The Ultimate Foundation of Economic Science*, pp. 49-50, et il poursuit :

"Comparées à l'apparence d'une absolue certitude offerte par certaines des sciences de la nature, ces suppositions, ainsi que toutes les conclusions que l'on en tire, doivent apparaître plutôt branlantes, et les positivistes peuvent bien s'en gausser comme étant anti-scientifiques. Pourtant, ils constituent la seule manière disponible d'aborder les problèmes concernés et sont indispensables pour toute action devant être entreprise dans un cadre social."

<sup>29</sup> Ludwig von MISES, *Theory and History*, p. 316.

posteriori que ce qu'ils prédisent est moins essentiel qu'on ne l'espérait. La prévision en aura dit trop peu sur ce qui est très important, ou trop sur ce qui est trivial, de sorte qu'une nouvelle révision typologique s'impose. En outre, que nous interprétions ou non nos prévisions comme réussies ou non, le sens du mot "succès" ou du mot "échec" est nécessairement ambigu. Dans les sciences de la nature, le succès signifie : "jusqu'à présent, votre hypothèse n'a pas été réfutée ; vous pouvez encore l'appliquer" ; et l'échec signale "votre hypothèse telle que formulée est inexacte ; changez-la". Dans nos rapports avec nos semblables, les implications ne peuvent pas être aussi tranchées, et ne peuvent jamais l'être. Peut-être bien que si notre prédiction était fautive, c'est parce que certaines personnes, ce sont des choses qui arrivent, ont agi à contre-emploi — dans ce cas, nous souhaiterions réutiliser notre hypothèse, alors même qu'elle vient apparemment d'être réfutée. Ou alors, peut-être que notre prévision était juste, mais que l'individu en question a entre-temps subi un changement dans son caractère — dans ce cas, nous ne voudrions pas reprendre notre hypothèse, malgré sa confirmation apparente. Ou peut-être encore que l'agent considéré connaissait notre pronostic et a délibérément agi pour corroborer ou contredire ce que nous pensions de lui, auquel cas comment choisir de modifier ou non notre prochaine prédiction ? Aucun succès et aucun échec, par conséquent, n'apporte de résultat concluants ; un nouveau jugement risqué est nécessaire, une compréhension renouvelée des personnages au vu de leurs actions les plus récentes, et ainsi de suite. Ainsi, à la différence des sciences sociales, où le succès et l'échec ont un sens défini, où nous pouvons conclure que ce qui était faux hier le sera aussi demain, et que ce qui a marché une fois a bien des chances de marcher encore, et où nous pouvons nous bâtir progressivement une "réserve" de connaissance, en cherchant à prévoir les actes de nos congénères, nous ne pouvons jamais nous reposer sur nos lauriers. Sans arrêt, il nous faudra recommencer à zéro et juger à nouveau si notre connaissance antérieure est applicable, et nous ne pouvons jamais posséder de "stock" d'expertise auquel nous pourrions faire une confiance aveugle pour l'avenir.

Rien dans cette présentation de l'histoire humaine passée et présente, ainsi que de sa nature — celle de Mises, n'a beaucoup de chances de choquer comme étant nouvelle ou révolutionnaire. En réalité, n'était le fait d'une opinion très différente des positivistes en la matière, elle paraîtrait presque triviale, une lapalissade, un truisme. Comme Mises le note, "les méthodes de la recherche savante [dans les sciences sociales, HHH] ne sont pas catégoriquement différentes des procédures appliquées par tout un chacun dans son comportement banal de tous les jours. Elles sont seulement plus raffinées et, autant qu'il

est possible, débarrassées de leurs incohérences et contradictions. La compréhension n'est pas une méthode uniquement pratiquée par les historiens. Les bébés eux-mêmes la pratiquent dès qu'ils sont sortis de l'étape végétative de leurs premières semaines. Il n'existe aucune réponse humaine à quelque stimulus que ce soit qui ne soit inspirée par la compréhension<sup>30</sup>." Il n'est donc pas entièrement surprenant, que Lachmann, alors que ses considérations méthodologiques (à la différence manifeste de celles de Mises) sont largement dépourvues de lien entre elles, compromises par une surabondance d'expressions métaphoriques et par un manque de rigueur analytique, puisse lui aussi sembler se trouver essentiellement en accord avec cette conception de bon sens adoptée par Mises. Lachmann aussi fait de fréquentes références à la compréhension, aux types idéaux, et aux institutions<sup>31</sup>. Or, en dépit de ces similitudes apparentes, Mises et Lachmann atteignent des conclusions complètement différentes quant à la nature de l'incertitude humaine (celle de l'entrepreneur). Alors que pour Mises le produit de la méthode de la compréhension est une incertitude "modérée", pour Lachmann c'est d'une incertitude "radicale" qu'il s'agit. Comment l'expliquer ?

Pour donner la meilleure présentation possible de Lachmann — parce qu'elle serait la plus cohérente, on peut dire que le désaccord entre sa position et celle de Mises se réduit à la manière d'appréhender un unique fait contingent — un fait empirique. Il y a accord sur la méthode à employer ; le désaccord ne porte que sur l'efficacité concrète de cette méthode — remarquable la plupart du temps, comme l'affirmerait Mises, ou marginale et aléatoire comme le voudrait Lachmann. Au lieu de diverger sur le principe, sur la méthode, ils ne se séparent que sur une question de fait : le monde social est-il, oui ou non, "kaléidique" ? Quoique la question empirique de savoir si c'est dans un tel monde que nous vivons puisse sembler d'importance plutôt secondaire, étant donné le fait que nous devrions nous en accommoder dans tous les cas, et que nous n'avons rien d'autre que cette fameuse compréhension pour nous permettre de le faire (et quoique les questions de ce genre aient facilement tendance à dégénérer en coupage de cheveux en quatre du genre "verre à moitié vide ou verre à moitié plein ?"), les discussions empiriques — les désaccords sur des questions de fait — sont accessibles à la recherche empirique et peuvent, en principe, être décidés à partir de l'observation desdits faits.

---

<sup>30</sup> Ludwig von MISES, *The Ultimate Foundation of Economic Science*, p. 48.

<sup>31</sup> Cf. Ludwig LACHMANN, *The Market as an Economic Process*, pp. 34-42.

## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

Or, sous l'éclairage brutal des faits de la réalité, la théorie lachmannienne de l'incertitude radicale ne s'en tire guère mieux qu'à la pâle lumière de la logique.

Pour engendrer un monde radicalement incertain de changement " kaléidique", Lachmann doit nécessairement supposer, en tant que fait empirique, que les agents individuels n'ont rien qui ressemble de près ou de loin à un caractère. La compréhension, comme on l'a vu, est toujours la compréhension des actions passées. Pour pouvoir prédire avec succès les actions à venir à partir d'une intelligence des actes d'hier, il est nécessaire de supposer une sorte de lien entre l'avant et l'après — non pas dans le sens que l'ancien *déterminerait* le nouveau, mais plutôt dans l'idée que les valeurs et l'expérience acquises d'un individu (qui déterminaient ses actions passées) contribuent à former et à contraindre ses évaluations et son savoir à venir (qui déterminent ses actions à venir). En fait, si on ne supposait pas que c'est le cas, et si on tenait que les jugements de valeur et les actions d'un individu sont complètement sans lien avec ses valeurs et actions à venir, l'étude de l'histoire serait entièrement inutile. Nous n'étudions le passé d'un individu que parce que nous pensons que cette information a de la valeur pour nous aider à faire quelque prévision quant à sa conduite à venir. Si nous ne le croyions pas, alors étudier l'histoire serait une pure perte de temps. Pour Mises", le lien entre le passé d'une personne et son avenir, et la raison empirique de notre intérêt pour l'histoire comme de son étude est qu'il existe des caractères et des personnalités individuels. C'est l'existence du caractère d'une personne, si changeant qu'il puisse être au cours du temps, qui assure la continuité dans le changement : un changement social ordonné et non le flux kaléidique. Donc, c'est uniquement si on supposait que les acteurs individuels sont des personnalités complètement découplées, telles que mes actes de demain soient toujours sans aucun rapport avec mes actions d'aujourd'hui et d'hier, qu'elles n'aient aucun effet sur eux, que le scénario d'une incertitude radicale imaginé par Lachmann pourrait jamais devenir réalité. Alors que ce serait effectivement un cauchemar si la chose existait jamais, on peut dire sans crainte qu'il n'a aucune espèce de ressemblance ni avec nous ni avec le monde où nous vivons. En fait, il est difficile d'imaginer comment un monde de personnalités complètement inconséquentes pourrait se réconcilier avec la *biologie* de l'homme. Rien qu'à cause de notre nature corporelle — qui est un fait "contingent", mais une contingence relativement stable aussi longtemps que nous sommes vivants— nous ne pouvons pas être tels que le pense Lachmann, sinon nous mourrions rapidement.

En fait, dès les premiers moments de leur petite enfance, les gens qui agissent présentent un caractère personnel, possèdent une identité et conçoivent leur passé et leur avenir comme un tout : l'histoire personnelle de leur vie. Nous ne commençons pas à construire une maison aujourd'hui pour subitement, demain, sans raison particulière, faire quelque chose d'entièrement sans rapport. Bien au contraire, nos actions passées influencent, circonscrivent et contraignent nos actions. Nous ne partons pas toujours de zéro : la plupart du temps, nous continuons ce qu'on avait déjà entrepris et prévu comme un élément d'une longue série d'actions. Et même s'il nous arrive d'abandonner un plan intégré de ce genre, le plus courant est que nous en adoptons un autre. Sinon, s'il n'y avait aucune continuité dans nos actes, il serait impossible d'expliquer un des faits les plus frappants de la vie de l'homme : l'existence et l'emploi continu d'une masse de capitaux matériels. Chaque fois qu'on produit un bien de capital, on entreprend quelque chose qui vise à s'étendre demain, et quand on en emploie un qui existe déjà, on continue une chose qui avait débuté hier. S'il était vrai qu'il n'y a pas de lien entre le passé et l'avenir, on devrait s'attendre à ce que les capitaux matériels, dans la mesure où ils apparaîtraient seulement, soient aussi rapidement abandonnés dans l'avenir qu'on aurait pu les adopter dans le passé\*. Cependant, même s'il est possible de découvrir certains investissements en ruine, abandonnés, la plupart de ceux d'hier sont encore

---

\* C'est ainsi que la praxéologie peut démontrer a priori l'*absurdité* de la thèse supposée de LACHMANN (et qui est en tous cas logiquement impliquée par l'idée d'une société humaine complètement chaotique).

Pour être à 100 % imprévisible, il faudrait à une personnalité disjointe *changer en permanence tous ses projets*. Or, pour pouvoir réaliser un projet quel qu'il soit, il lui faut disposer d'un *capital*. Elle donc devrait *renouveler en permanence l'ensemble* de ses capitaux matériels. Or, c'est le cas de le dire *investir à un coût* —et prend entre autres, justement, du *temps*. Sans stabilité aucune dans les projets, donc, pas d'action possible du tout —pierre qui roule n'amasse pas mousse. Par conséquent, même si on négligeait le fait empirique passablement établi que nous ne pouvons pas changer de corps en permanence, personne ne pourrait jamais à la fois renouveler sans arrêt immédiatement le reste de son capital et en posséder suffisamment pour agir en quoi que ce soit. Le *fait* de l'action humaine a donc pour conséquence qu'il est *logiquement* impossible que les *projets* d'une personne puissent tous changer en permanence.

C'est particulièrement vrai de l'*information*, soumise aux mêmes lois logiques que n'importe quel autre investissement — par exemple, les changements de l'opinion d'autrui dépréciant le stock de connaissances acquises sur l'environnement humain. Comme tout investissement, l'*information à un coût* —notamment aussi en *temps* : il est donc également impossible que les gens puissent la renouveler toute en permanence. Or, HOPPE a prouvé a priori au début de ce texte que les gens qui agissent ne peuvent *pas* ne rien savoir. Il prouvait donc implicitement qu'une instabilité absolue de ce qui se trouve dans la tête des gens est une idée *absurde* [F. G.].

## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

employés aujourd'hui et pour demain — ce qui est une [bonne mesure\*\*] empirique de l'influence que le passé exerce en permanence sur l'avenir. De toutes les personnes Ludwig Lachmann, auteur d'un ouvrage sur le capital, aurait dû être capable de s'en rendre compte, et cela aurait dû lui suffire à jeter par-dessus bord sa thèse d'un changement kaléidique et d'une incertitude radicale.

En outre, un autre fait que Lachmann aurait eu tout autant de peine à expliquer est un autre trait fondamental de l'histoire humaine — le fait qu'il existe des différences persistantes entre les diverses personnes dans la capacité à prévoir l'avenir ; c'est-à-dire non seulement que je puisse être mieux placé pour prédire les actions de Schmidt, Jones ou Brown et vous pour prédire celles de Tartempion, Machin ou Truc, mais aussi l'éventualité que vous et moi présentions, face au seul et même groupe des dénommés Fulano, Mengano et Zutano, des capacités de prévision durablement différentes. Du point de vue de Mises, ces faits-là ne posent aucun problème. Des gens différents ne connaissent pas, ne peuvent pas connaître (comprendre) aussi bien le passé de tout le monde. Ils fréquentent différemment des individus différents, et par conséquent on doit s'attendre à ce que leurs capacités de prévision diffèrent suivant ceux dont il s'agit de prédire les actions. De même, si des gens différents s'attachent à prédire les actes d'une même personne ou d'un même groupe de personnes, on devrait s'attendre à ce qu'ils aient systématiquement — et donc en permanence — des taux de réussite différents. Car dans la présentation de Mises, toute prédiction nécessite non seulement de comprendre le passé mais de former un jugement risqué, influencé par cette connaissance mais non déterminé par elle, quant à la structure sous-jacente du caractère des acteurs individuels concernés. S'agissant d'un exercice essentiellement cognitif, mettant en œuvre des opérations intellectuelles complexes et différentes, rien ne devrait moins surprendre que ce fait que différentes personnes, qui présentent des différences frappantes de talents dans tous les autres domaines de l'activité intellectuelle, s'en tirent aussi plus ou moins bien dès lors qu'il s'agira de faire des prédictions sur leurs semblables. En revanche, si le passé et l'avenir des gens n'avaient vraiment aucun rapport entre eux, comme Lachmann le pense, alors on devrait s'attendre à ce que tout le monde puisse prédire aussi bien (ou aussi mal) le comportement de tout le monde. Une personne qui comprendrait ce qu'une autre a fait hier ne devrait pas pouvoir prédire ce qu'elle fera

---

\*\* L'auteur avait écrit "preuve", mais on vient de voir que cette influence existe nécessairement. Ce qu'indiquent les faits contingents, comme toute observation historique à laquelle s'appliquent les lois a priori de la praxéologie, c'est l'*étendue* de cette influence — estimée, par exemple, par la durée de vie moyenne des investissements [F. G.].

demain avec plus de bonheur que n'importe qui d'autre n'ayant aucune connaissance de l'individu en question. Dans la mesure où le passé n'aurait aucun rapport avec l'avenir, qu'on ne le connaisse pas ne pourrait faire aucune différence dans notre capacité à prévoir. Et comme, sans notre connaissance des actes passés, il ne reste plus rien pour former un jugement sur le caractère, nous sommes tous également ignorants et sans boussole ; par conséquent, il ne devrait y avoir aucune différence durable dans nos taux de succès ou d'échec. On devrait s'attendre à ce que les succès et les échecs se répartissent aléatoirement entre les entrepreneurs, et à ce que les fortunes personnelles se dissipent aussitôt faites.

Il est presque inutile de dire que rien de tout cela ne correspond à la réalité historique. Par exemple, depuis tout le temps que je comprends ma femme, je peux prédire ses actes et ses réactions dans presque toutes les circonstances prévisibles, et vice versa : elle peut presque me prédire à la perfection. Nous avons peu de surprises s'il en reste, et il est probable que personne d'autre ne pourrait mieux prédire nos actes que nous ne pouvons le faire l'un de l'autre. De même, je peux prédire, avec une grande précision, et mieux que presque n'importe qui d'autre, la conduite de mes enfants, alors qu'ils ont (encore) beaucoup plus de peine à me comprendre, moi et mon caractère. De même, je peux prévoir mieux que n'importe qui les réactions de nombreux amis et membres de ma famille dans un grand nombre de circonstances diverses, et eux-mêmes, me connaissant, peuvent prédire avec succès un grand nombre de mes réactions voire la plupart d'entre elles. Il n'y a rien de radical ni de kaléidique dans l'incertitude en cause. De même, j'en sais pas mal sur l'histoire des hommes et des femmes, des Allemands, des Autrichiens, des Turcs, Américains, Italiens, Mexicains, protestants, catholiques, juifs, noirs, asiatiques, professeurs d'université, salariés du privé et du public, etc., et à bien des égards je sais très bien prédire la conduite des membres de ces groupes, sûrement davantage que l'individu moyen. En outre, en ce qui concerne les prédictions faites par des gens différents sur la conduite d'un seul(e) et unique (groupe de) personne(s), même si tous ceux qui prédisent avaient un accès égal à la recension des faits passés et pouvaient fonder leurs estimations sur une compréhension de ce passé-là, ils ne sont certainement pas aussi heureux les uns que les autres dans leurs prédictions. Plus important, dans le domaine plus étroit de l'activité d'entrepreneur capitaliste, où ceux qui font des prévisions doivent, pour mener à bien un échange espéré de monnaie actuelle contre de la monnaie à venir, faire l'estimation de leurs coûts de production actuels et permanents, et former un jugement sur la demande à venir de leurs acheteurs, domaine



## *De la certitude et de l'incertitude ; quelle est la rationalité de nos anticipations ?*

---

où il existe un ensemble de critères objectifs du succès : profit ou perte, maintien de l'activité ou faillite, et croissance, stagnation ou baisse de la valeur capitalisée, la différence de succès entre les différents individus est absolument frappante. Nombre de ceux qui tentent leur chance échouent et redescendent du statut de capitalistes-entrepreneurs pour s'engager dans des travaux moins risqués et moins exigeants intellectuellement, tandis que d'autres, année après année, réussissent à demeurer aux affaires, et certains parviennent à accumuler de vastes fortunes au cours de leur vie, et même d'élever des héritiers capables de maintenir voire d'accroître leur fortune au-delà de leur vie propre. Ce fait empirique, lui aussi, est en contradiction flagrante avec l'idée d'un changement kaléidique et confirme plutôt la grande valeur cognitive de la méthode de la compréhension (d'autant plus à la lumière du fait que la capacité productive supérieure des entrepreneurs-capitalistes réduit en même temps l'incertitude qui pèse sur l'ensemble de leurs employés en leur fournissant un revenu immédiat même si eux-mêmes n'auraient pas pu correctement prévoir la demande à venir pour leur type particulier de travail).

Il est certain que tout cela — le pouvoir prédictif de la méthode de la compréhension telle qu'elle se manifeste par les faits empiriques de la formation et de l'entretien du capital, du succès dans la capacité des prévisions d'entrepreneur de tous les jours (les prévisions sur la famille, les amis, les collègues et connaissances), et par la permanence des succès dans le monde des affaires — allié à la certitude apodictique fournie par la praxéologie ainsi qu'à la vaste certitude pratique que fournissent la science naturelle et la technique de l'assurance, tout cela devrait être plus que suffisant pour qu'on rejette comme contradictoire et dépourvu de sens ou simplement d'une fausseté patente tout discours sur une prétendue "incertitude radicale" et un "changement social kaléidique".